

CONVEGNO

ente promotore: Centre Québécois de
Relations Internationales

TEMA

"Les Etats Socialistes dans les Relations Internationales
Contemporaines"

data: 21-22-23 Septembre 1972

luogo: Montréal (Canada) Hotel Sheraton

osservazioni: per/A1 partecip:

Dr. Alfonso STerpellone

centre
québécois
de relations
internationales

affilié à l'Institut canadien
des affaires internationales

université laval
québec 10^e, canada

adresse télégraphique:
CENTRINTER, québec

-6 NOV. 1972

ouch

le directeur général

Le 30 octobre 1972

Monsieur Alfonso Sterpellone
Istituto Affari Internazionali
88 Viale Mazzini
Rome 00195

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous remercier de votre participation à notre dernier Congrès de relations internationales du Québec sur les Etats socialistes. Tous les congressistes ont apprécié la haute teneur de votre exposé et la qualité de votre intervention.

Nous espérons pouvoir donner suite à cette rencontre par une publication quelconque et un de mes collaborateurs se mettra en communication avec vous d'ici peu à ce sujet.

Au nom de mes collègues du Centre, je vous réitère donc notre appréciation de votre participation et nous espérons vous revoir bientôt à l'occasion de l'une ou l'autre de nos activités.

Veillez croire, cher Monsieur, à l'assurance de mes sentiments très distingués.

Le Directeur général

Paul PAINCHAUD

Par: *Clélie Allard*

PP/ta

(en l'absence de M. Painchaud)

Dr. Sterpellone

mercoledì 20/9

ROMA CP 201 11.00
MONTREAL 13.50 Y OK

MONTREAL

ROMA Open

Sig. Cinivelli

OK

18/9

Aut. Canada

Sig. Valett

p. biglietto e
\$150 in lire

diurno 12.45
13.45

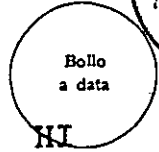
aperto fino alle 17.00

Mr. Rose
" April

1065/931
354456

Zorzo

UFF. TELEGRAFICO DI



354456

L'Amministrazione non assume alcuna responsabilità civile in conseguenza del servizio telegrafico. - Leggere, a tergo del presente, le Avvertenze
CANX

674

Qualifica	DESTINAZIONE	PROVENIENZA	NUMERO	PAROLE	DATA	ORE	Via e altre indicazioni di servizio
LT	CANADA	ROMAFONO	1840	15	19/9/72	1115	
DESTINATARIO E INDIRIZZO } <p style="text-align: center;"><u>POULIOT CENTRINTER QUEBEC</u></p> <p>STERPELLONE ARRIVING MONTREAL WEDNESDAY 20/9 FLIGHT CP201</p> <p>AT 13.50 PLEASE LEAVE MESSAGE HOTEL RESERVATION AT AIRPORT</p> <p>MERLINI INTAFFARI ROMA</p>							

C77 C. TESTO ed eventualmente FIRMA

AVVERTENZE

1. - Da e per tutti gli Uffici Telegrafici dell'Amministrazione, oltre ai telegrammi URGENTI ed ORDINARI, sono ammessi:

a) i Telegrammi URGENTISSIMI (U. G. S.), che hanno corso celerissimo ed un recapito speciale;

b) i TELEGRAMMI-LETTERA NOTTURNI a tariffa ridotta, che vengono trasmessi durante la notte e consegnati dai portalettere con la prima distribuzione del mattino.

2. - Nella compilazione dell'indirizzo possono essere raggruppati e tassati per una sola parola, purchè non superino 15 caratteri:

a) i nomi patronimici appartenenti ad una stessa persona (es. Lanzadiscalea, Capassotorre, ecc.);

b) le denominazioni complete di piazze, vie, boulevards ed altre strade pubbliche (es. Piazzaorsini, Viavalfortore, Corsogaribaldi, Vialetrastevere, Ruedelapaix, ecc.).

PER TUTTI GLI U	ROMA	INTERNI
CON PRECE		0

VIALE MAZZINI 88

ISTITUTO AFFARI INTERNAZIONALI

(Per posta in franchigo)

COPIA DI TELEGRAMMA

354.456

ore 11.20

MOD. 25 - Ediz. 1972
Cod. 088100



TELEGRAFI DELLO STATO

L'Amministrazione non assume alcuna responsabilità civile in conseguenza del servizio telegrafico. - Leggere, a tergo del presente, le Avvertenze.

Tassa principale	Bollo a data	SPAZIO per cartellini di urgenza	Trasmesso	Circuito di trasmissione
Tasse accessorie			il	
TOTALE... L.			ore	
			Trasmittente	

TELEGRAMMA

Qualifica	DESTINAZIONE	PROVENIENZA	NUMERO	PAROLE	DATA	ORE	Via e altre indicazioni di servizio
LT	CANADA	ITALIA			19/9/72		

AVVERTENZA - SI PREGA SCRIVERE A MACCHINA O A CARATTERE STAMPATELLO

DESTINATARIO E INDIRIZZO {
Importante
 (Vedi nota 1 a tergo) {

POULIOT CENTRINTER
 QUEBEC (CANADA)

TESTO ed eventualmente FIRMA {

STERPELLONE ARRIVING MONTREAL
 WEDNESDAY 20/9 FLIGHT CP201 AT
 13:50 PLEASE LEAVE MESSAGE HOTEL
 RESERVATION AT AIRPORT

MERLINI
 INTAFFARI ROMA

Indicazioni obbligatorie, ad uso d'ufficio, che vengono trasmesse solo a richiesta del mittente:
 COGNOME, NOME, DOMICILIO DEL MITTENTE: LAI

Istituto Poligrafico dello Stato P. V.

AVVERTENZE

1. - Nei telegrammi diretti a destinatari abbonati al telefono, invece dell'indirizzo stradale, si può adoperare l'indicazione, tassata per una parola: — TF, (n. abbonato) — seguita dal cognome o da altra designazione sociale dell'abbonato.

Es.: TF 912468 - GASTALDI ROMA; TF 864319 - FABRITAL MILANO.

Qualora il mittente non conosca o non ricordi il numero telefonico del destinatario, può ugualmente usufruire del servizio facendo precedere all'indirizzo completo dell'abbonato la sola indicazione « TF ».

Es.: « TF, - GASTALDI MARIO Via del Corso 151 - ROMA ».

I telegrammi in arrivo con l'indicazione TF (n. abbonato) se URGENTI vengono SUBITO TELEFONATI ALL'ABBONATO e recapitati come ordinari per fattorino.

Se i telegrammi sono ordinari vengono ugualmente SUBITO TELEFONATI ALL'ABBONATO, ma il recapito è fatto a mezzo posta. Possono essere recapitati per fattorino a richiesta del destinatario e verso pagamento della tassa di espresso postale.

2. - Da e per tutti gli Uffici dell'Amministrazione, oltre ai telegrammi ordinari, sono ammessi:

- a) i telegrammi URGENTI, che hanno corso celerissimo ed un recapito speciale;
- b) i TELEGRAMMI-LETTERA a tariffa ridotta, che vengono recapitati dal portaliere con la prima distribuzione del mattino.

3. - Nella compilazione dell'indirizzo possono essere raggruppati e tassati per una sola parola, purchè non superino 15 caratteri:

- a) i nomi patronimici appartenenti ad una stessa persona (es. Lanzadiscalca, Capasotorre, ecc.);
- b) le denominazioni complete di piazze, vie, boulevards ed altre strade pubbliche (es. Piazzaorsini, Viavalfortore, Corsogaribaldi, Vialetrastevere, Ruedelapaix, ecc).

le 30 août 1972

BP/pb

M. Richard POULIOT
Directeur,
Services de l'Information
Centre Québécois de Relations
Internationales
Université Laval
Québec 10e

C a n a d a

Cher Monsieur,

vous trouverez en annexe les notes que M. Sterpellone a préparé pour son intervention au Congrès de votre Centre le 21 septembre.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Bona Pozzoli
(Ufficio Relazioni Esterne)

Annexe

Notes sur les rapports entre le PCUS et les partis communistes

Le "modèle soviétique" a été imposé dès le début de l'activité du Comintern sur les plans de l'action de parti (la "bolchevisation" des partis communistes, l'adaptation des structures organisatives à celles du PCUS, la méthode d'action inspirée à l'expérience russe) et de l'action gouvernementale (les partis communistes comme instruments de la politique internationale de l'URSS).

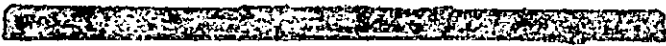
Dans la première phase - les vingt ans entre les deux guerres mondiales - cette condition est facilitée du fait que le PCUS soit le seul parti communiste au pouvoir (avec l'appendice de la Mongolie extérieure), que beaucoup de dirigeants vivent en exil en URSS (spécialement les Italiens et les allemands) et que leurs appareils soient contraints, dans leur pays, à l'action illégale, ou doivent agir comme centrales à l'étranger.

Les dirigeants des partis communistes participent aux luttes de succession à Lénine et de consolidation du pouvoir de Staline en URSS. Même la présidence du Comintern est liée - à cette époque - par l'évolution de la situation au "sommet" du PCUS.

Dans la période entre les deux guerres mondiales les conséquences des débats sont spécialement évidentes sur les choix relatifs aux programmes et sur l'organisation du parti communiste chinois. Ailleurs elles provoquent des crises: exemple du parti communiste allemand et de ses erreurs politiques dérivant de l'attitude imposée soviétique contre le prétendu "social-fascisme". Le "tournant" des "fronts populaires" attribue une nouvelle vigueur à l'activité des partis communistes; elle résulte d'un "tournant" dans l'orientation de politique internationale de l'URSS. L'intervention en Espagne et la première crise au sein des structures des partis communistes, dont la bataille pour l'hégémonie s'identifie et se réalise par la "liquidation" de toutes les

forces alliées (ainsi naît la technique qui sera employée dans les "démocraties populaires"): des intellectuels européens quittent le mouvement communiste international. La crise provoquée par le pacte nazi-soviétique, expliquée comme "nécessité tactique", comme sacrifice nécessaire pour le renforcement des positions de la "patrie du socialisme". La dissolution du Comintern est l'acte le plus concrètement significatif de la sujétion des intérêts politiques à la "raison d'Etat" de l'URSS.

Dans la seconde période après-guerre, l'engagement le plus important de l'URSS est placé dans la politique d'affirmation des régimes communistes en Europe orientale et en Asie (pour la Chine aussi on peut remarquer une attitude de méfiance et d'hésitation, avant d'accepter l'inéluctabilité de la victoire de Mao-Tse-fung); Les partis communistes non au pouvoir sont engagés dans une action de soutien de la politique internationale de l'URSS: spécialement à travers les organisations des "partisans de la paix". Echec des tentatives d'expansion (Marxos en Grèce; conflit coréen). Dans l'imposition des "lignes directrices" on remarque, d'ailleurs, une différence tactique, spécialement en ce qui concerne les types d'alliance avec d'autres groupes politiques dans certains pays de l'Europe occidentale. Les partis communistes au pouvoir en Europe orientale adaptent leurs propres structures et orientations à celles de l'URSS: d'abord dans la lutte contre Tito, ensuite dans l'épuration des "cadres", enfin dans la préparation des programmes de gouvernement. Le Cominform est l'instrument, qui s'est vite révélé inadapté à harmoniser les doubles exigences d'une politique qui s'articule en même temps sur le plan des partis communistes au pouvoir et des partis communistes à l'opposition.




Le "tournant" post-stalinien, spécialement après le 20ème congrès du PCUS et après les premiers phénomènes autonomistes dans l'Est européen et en Chine. La fin du Cominform et le début de la pratique des conférences intercommunistes. La polémique sur le "polycentrisme"; naissance et crise de la théorie des "voies nationales"; réaffirmation du principe de la "suprématie soviétique". Beaucoup de partis communistes non au pouvoir - spécialement au Moyen Orient et en Amérique Latine - prouvent que le Kremlin insiste sur la subordination des partis communistes aux intérêts de la "politique de puissance" de l'URSS.

Les alignements dans la "question chinoise", après 1960, indiquent que Moscou a du mal à maintenir la "prise". Les soviétiques tenteront de reprendre de façon intégrale un rôle hégémonique dans la troisième conférence intercommuniste de Moscou, ayant eu lieu en juin 1969, presque dix mois après l'intervention "restauratrice" en Tchécoslovaquie. Les partis communistes se trouvent devant l'hésitation soviétique de proclamer solennellement l'expulsion du parti communiste chinois du mouvement communiste international (même s'il n'existe plus un organisme formel); ils se trouvent aussi en présence de deux expressions contradictoires du comportement des soviétiques: interventionnisme armé, réalisé radicalement en Tchécoslovaquie; prudence apparente dans la contestation de l'autonomisme roumain.

La situation actuelle se manifeste de façons imprécises. Dans beaucoup de partis communistes, spécialement ceux de l'Europe occidentale, existe la tendance à des choix autonomes; elle est freinée, du reste, par la compréhensible volonté de ne pas déserrer les liens solidaristes avec le PCUS, qui, représentant et acteur de la politique soviétique de puissance, peut influencer de façon déterminante le succès ou l'insuccès des opérations

politiques de chaque parti. Des formulations relatives aux programmes sont exprimées, par exemple, par le parti communiste italien selon des perspectives différentes de celles qui se sont réalisées où les communistes ont pris le pouvoir: on cite, comme exemple, la thèse du "pluralisme nécessaire" de la représentation politique. Le problème est de savoir si, et de quelle façon, les soviétiques étendent la propre "zone d'influence" politico-militaire en direction de la zone méditerranéenne et méridionale: ce qui pourrait rendre irréalisable, en Italie ou ailleurs, une organisation de type finlandais. Pareilles réserves peuvent être exprimées au sujet de la "nouvelle politique" du PCI vers l'intégration européenne: elle se différencie essentiellement de l'opposition "de principe" soviétique, mais elle consent d'affirmer une présence qualifiée communiste au parlement européen-occidental, avec d'intéressantes perspectives de développement. Dans un tel cadre, dans de telles limites, elle peut coïncider avec les intérêts de l'URSS. Quant au "dissentiment" des communistes occidentaux (spécialement des français et des italiens) sur l'orientation tchécoslovaque (condamnation de l'intervention soviétique, et, plus récemment, sur les procès intentés aux protagonistes du "printemps de Prague"), il se manifeste sur quelques aspects particuliers (bien qu'importants) des "lignes directrices", mais il n'affecte pas le modèle, comme il s'est réalisé partout où les partis communistes ont assumé la responsabilité du pouvoir.

La conclusion est la constatation d'une volonté de dépasser les schémas traditionnels de la rigueur organisationnelle et d'affirmer la nécessité, l'exigence d'une plus grande autonomie au sein de chaque parti communiste, tandis qu'en URSS on considère la possibilité d'instituer de nouvelles formes d'association avec pouvoirs qui engagent chaque parti.



Note sui rapporti tra il PCUS o i partiti comunisti

- Il "modello sovietico" è stato ^{imposto} imposto fin dall'inizio dell'attività del Comintern sui piani dell'azione partitica (la "bolscevizzazione" dei p.c., l'adeguamento delle strutture organizzative a quelle del pcus, il metodo d'azione ispirato all'esperienza russa) e dell'azione governativa (i p.c. come strumenti della politica internazionale dell'URSS).
- Nella prima fase - il ventennio tra le due guerre mondiali - questa condizione è agevolata dal fatto che il pcus è il solo partito comunista al potere (con l'appendice della Mongolia esterna) e che molti dirigenti comunisti vivono in esilio in URSS (specialmente gli italiani e i tedeschi) o i loro "apparati" sono costretti, in patria, all'azione illegale, o devono agire da centrali all'estero.
- I dirigenti dei p.c. partecipano alle lotte di successione a Lenin e di consolidamento del potere di Stalin in URSS. Anche la presidenza del Comintern è vincolata - in tale periodo - all'evoluzione della situazione al "vertice" del pcus.
- Nel periodo tra le due guerre mondiali le conseguenze delle dispute sono specialmente evidenti sulle scelte programmatiche e sull'organizzazione del pc stesso. Altrove provocano crisi: esempio del pc tedesco e dei suoi errori politici derivanti dall'imposto atteggiamento sovietico contro il cosiddetto "social-fascismo". La "svolta" dei "fronti popolari" attribuisce nuovo vigore all'attività del pc; essa consegue da una "svolta" nell'indirizzo di politica internazionale dell'URSS. L'intervento in Spagna e la prima crisi nelle strutture del pc, la cui battaglia per l'egemonia s'identifica e si realizza nella "liquidazione" di tutte le forze alleate (nasce la tecnica, che sarà impiegata nelle "democrazie popolari"); intellettuali europei lasciano il movimento comunista internazionale. La crisi provocata dal patto sovietico-nazista, spiegata come "necessità tattica", come sacrificio necessario per il rafforzamento delle posizioni della "patria del socialismo". Lo scioglimento del Comintern è l'atto più concretamente significativo della sottomissione degli interessi politici alla "ragion di stato" dell'URSS.
- Nel secondo dopo-guerra l'impegno maggiore è posto dall'URSS nella politica d'affermazione dei regimi comunisti nell'Europa orientale e in Asia (anche per la Cina può notarsi un atteggiamento di diffidenza o d'esitazione, prima d'accettare l'ineluttabilità della vittoria di Mao Tse-tung). I pc non al potere sono impegnati in un'azione di sostegno della politica internazionale dell'URSS: specialmente attraverso le organizzazioni dei "partigiani della pace". Fallimento dei tentativi d'espansione (Markos in Grecia; conflitto coreano). Nell'imposizione della "linea generale" si nota, peraltro, una differenziazione tattica, specialmente per quanto concerne i tipi di alleanze con altri gruppi politici in alcuni paesi europei occidentali. I p.c. al potere nell'Europa orientale adeguano le proprie strutture e i propri indirizzi a quelli dell'URSS: anzitutto nella lotta contro Tito, poi nelle epurazioni dei "quadri", infine nell'implementazione dei programmi di governo. Il Cominform è lo strumento dimostratosi presto inadatto, ad armonizzare le esigenze dupplici d'una politica, che s'articola contemporaneamente sul piano ~~internazionale~~ dei p.c. al potere e dei p.c. all'opposizione.
- La "svolta" post-staliniana, specialmente dopo il XX congresso del PCUS e c.

Un'altra volta impostato da Stalin

po i primi fenomeni autonomistici nell'est europeo o in Cina. La fine del Cominform e l'inizio della prassi delle conferenze intercomuniste. La polemica sul "pollicentrismo"; nascita e crisi della teoria delle "vie nazionali"; riaffermazione del principio del "primato sovietico". Molti p.c. non al potere - specialmente in Medio Oriente e in America Latina - dimostrano che il Cremlino insiste nella subordinazione dei p.c. agli interessi della "politica di potenza" dell'URSS.

- Gli allineamenti nella "questione cinese", dopo il 1960, indicano che Mosca stenta a mantenere la "presa". I sovietici tenteranno di riassumere integralmente un ruolo egemonico nella terza conferenza intercomunista di Mosca, svoltasi nel giugno del 1969, quasi dieci mesi dopo l'intervento "restauratore" in Cecoslovacchia. I p.c. sono di fronte all'esitazione sovietica di proclamare solennemente l'espulsione del p.c. cinese dal movimento comunista internazionale (anche se non esiste più un organismo formale); sono anche di fronte a due espressioni contraddittorie del comportamento dei sovietici: interventismo armato, attuato radicalmente, in Cecoslovacchia; apparente prudenza nella contestazione dell'autonomismo romeno.
- La situazione attuale si manifesta in modi imprecisi. Esiste la tendenza a un'eccitata autonomia in molti p.c., specialmente europei occidentali; essa è frenata peraltro, dalla comprensibile volontà di non allentare i vincoli solidaristici con il pcus, che, rappresentante e attore della politica sovietica di potenza, può essere influente in modo determinante nel successo o nell'insuccesso delle operazioni politiche dei singoli partiti. Formulazioni programmatiche sono espresse, ad esempio, dal p.c. italiano in prospettive diverse da quelle realizzatesi dove i comunisti hanno assunto il potere: si accenna, come esempio, alla tesi del "necessario pluralismo" della rappresentanza politica. Il problema è di sapere se e in qual modo i sovietici estendano la propria "zona d'influenza" politico-militare in direzione dell'area mediterranea o meridionale: ciò che potrebbe rendere inattuabile una sistemazione di tipo finlandese, in Italia e altrove. Eguali riserve possono essere espresse a proposito della "nuova politica" del p.c.i. verso l'integrazione europea: è sostanzialmente differenziata dall'opposizione "di principio" sovietica, ma consente d'affermare una qualificata presenza comunista nel parlamento europeo-occidentale, con interessanti prospettive di sviluppo. In tale quadro, in tali limiti, essa può coincidere con gli interessi dell'URSS. Quanto al "dissenso" dei comunisti occidentali (specialmente francesi e italiani) dall'indirizzo politico cecoslovacco (condanna dell'intervento sovietico e, più recentemente, ^{dei} processi a carico di protagonisti della "primavera di Praga"), esso si esprime su alcuni aspetti particolari (benché importanti) diversi della "linea generale", ma non concerne il modello, come s'è realizzato ovunque i p.c. hanno assunto responsabilità del potere.
- La conclusione è nella constatazione d'una volontà di superare gli schemi tradizionali del rigore organizzativo e d'affermare la necessità, l'esigenza di maggiore autonomia nei singoli p.c., mentre in URSS si considera la possibilità d'istituire nuove forme d'associazione, con poteri vincolanti.

14 settembre 1972

Dott. DELFINO
Ambasciata del Canada
Via G.B. De Rossi, 27
00161 ROMA

Espresso

Egregio dottor Delfino,

come d'accordo Le invio in allegato copia della lettera del Centre Québécois de Relations Internationales concernente il viaggio del dr. Alfonso Sterpellone a Montreal (partenza da Roma mercoledì 20 settembre).

Le sarei molto grata per una Sua cortese risposta telefonica non appena possibile.

Con i miei migliori saluti

Monika Grimm
Segretaria IAI

Allegato

21 AGO. 1972

Le 11 août 1972

M. Cesare Merlini
Istituto Affari internazionali
88 Viale Mazzini
Roma 00195

Monsieur le Directeur,

Je vous prie de bien vouloir m'excuser du retard mis à répondre à votre aimable lettre du 19 juillet. Au nom de nos collègues du Centre québécois de relations internationales, je suis heureux de la participation de votre Institut et de Monsieur Sterpellone à notre prochain Congrès de relations internationales.

Comme Monsieur Paul Painchaud vous l'a sans doute déjà indiqué, ce Congrès aura lieu du 21 au 23 septembre à Montréal. Vous trouverez d'ailleurs ci-joint un exemplaire provisoire du programme de ce Congrès.

Je prends note de l'exposé de Monsieur Sterpellone sur l'Histoire et la situation présente des rapports entre les partis communistes de l'Europe occidentale et les pays communistes.

Il est bien entendu que le Centre assumera les frais de transport et de séjour de M. Sterpellone au Canada. L'Ambassade du Canada à Rome lui transmettra d'ici quelques semaines les titres de transport nécessaires à cette fin. Nous nous occuperons de ses réservations à Montréal.

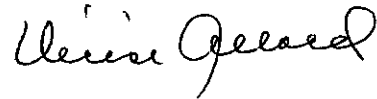
Il est question de publier après le Congrès un ouvrage réunissant l'ensemble des communications qui y seront présentées. Dans cette perspective, nous serions très reconnaissants si Monsieur Sterpellone pouvait nous remettre sur place un texte de sa communication.

Serait-il possible de recevoir en outre, vers le début du mois de septembre un schéma succinct de cet exposé que nous destinons

.../

à tous les participants du Congrès?

En vous remerciant à nouveau, Monsieur le Directeur, de l'éminente participation de votre institut à ce Congrès, je vous prie de croire à l'assurance de ma considération très distinguée, et en mon bon souvenir.



(Signé en son absence)

Pour: Richard POULIOT
Directeur
Services de l'information

RP/ta

CRIQ 1972 : projet de programme

LES ETATS SOCIALISTES DANS LES RELATIONS INTERNATIONALES CONTEMPORAINES

Jeudi, 21 septembre

Conférence inaugurale: Introduction générale au thème du Congrès par une personnalité de premier plan.

Vendredi, 22 septembre

Communications:

(matin)

Rapports entre Etats socialistes et non-socialistes

- 1) Les relations de la Chine et des USA
- 2) Coopération et désarmement en Europe
- 3) Le Canada et les Etats socialistes

(après-midi)

Ateliers:

Rapports des Etats communistes entre eux

- 1) Rapports de la Chine et de l'URSS
- 2) L'URSS et les autres Etats socialistes en Europe de l'Est
- 3) La coopération économique, scientifique et technologique entre Etats socialistes
- 4) Les confrontations et les stratégies des Etats socialistes dans leurs rapports avec le Tiers-Monde
- 5) Rapports des Etats socialistes avec les mouvements révolutionnaires dans le monde

(soir)

Table-ronde:

Communisme et souveraineté nationale

Samedi, 23 septembre

Facteurs internes de la politique étrangère des Etats socialistes

(matin)

- 1) La planification et les nouvelles techniques de gestion
- 2) Le problème des libertés publiques
- 3) La diversité nationale dans les Etats socialistes

.../

- 4) La révolution culturelle chinoise face à la technocratie et à la participation populaire en Chine
- 5) Les relations entre partis communistes dans le monde

(après-midi)

Table-ronde:

Coexistence pacifique et guerre révolutionnaire

(soir)

Conférence de clôture:

Rome, 19 Juillet 1972

M. Richard Pouliot
Institut Canadien des Affaires
Internationales
Université Laval
QUEBEC 10e (Canada)

Cher Monsieur Pouliot,

faisant suite à la conversation que j'ai eu avec M. Painchaud et à mon télégramme, je vous confirme que M. Alfonso Sterpellone participera en tant que rapporteur à votre Congrès sur les aspects internationaux des pays communistes et en particulier à l'atelier sur les rapports entre les partis communistes.

Son exposé portera surtout sur l'histoire et la situation présente des rapports entre les partis de l'Europe occidentale et les pays communistes.

Vous trouverez ci-joint un curriculum et un photo de M. Sterpellone, selon la demande de M. Painchaud.

J'attends maintenant quelques détails sur votre manifestation.

En me félicitant de la continuité de notre collaboration, je vous prie d'agréer, cher Monsieur Pouliot, mes meilleurs sentiments.

(Cesare Merlini)

Annexes

Curriculum Vitae

Alfonso STERPELLONE

Né à Rome le 2 Octobre 1921

Docteur en humanités à l'Université de Rome, a été assistant d'Histoire Moderne dans la même Université;

Professeur à l'Istituto Diplomatico;

Journaliste depuis 1945 a été correspondant de Washington et de Moscou; il a participé comme "envoyé spécial" aux plus importantes Conférences internationales d'après-guerre et a voyagé en Europe, Asie, Etats-Unis, Australie, Moyen Orient, Afrique du Nord. Actuellement il est éditorialiste auprès du "Messaggero" de Rome et collaborateur aux programmes culturels-historiques de la Radio Italienne, où en même temps fait des commentaires de politique internationale.

Il est membre du Comité Exécutif de l'Istituto Affari Internazionali;

Il fait des collaborations pour "Relazioni Internazionali" et "la Comunità Internazionale"; a écrit plusieurs essais, parmi lesquels "La troisième Conférence intercommuniste de Moscou", "La Doctrine Breznev", "La destitution de Krusciov et la crise du système intercommuniste", "L'Urss et la politique des blocs", "La crise polonaise du 1970", "Aspect du conflit sino-soviétique", "Extremisme chinois et radicalisme soviétique", "L'Urss et le Méditerranée", "Le XXIII Congrès du P. C.U.S.", ecc.

Il est parmi les auteurs de "La politica estera della Repubblica italiana" éditeur Comunità.

Alfonso Sterpellone, nato a Roma il 2 ottobre 1921.

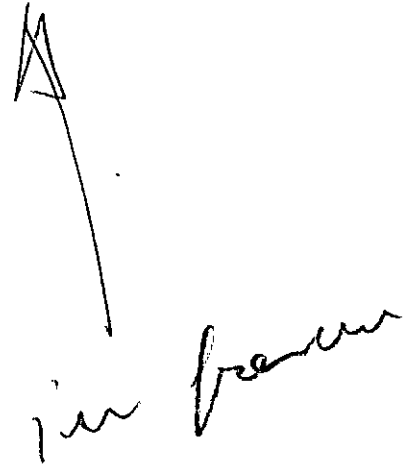
laureato in lettere nell'Università di Roma, è stato assistente ~~è~~ alla cattedra di storia moderna nella stessa Università. Docente all'Istituto Diplomatico.

giornalista dal 1945, è stato successivamente corrispondente da Washington e da Mosca; ha partecipato come "inviato speciale" alle principali conferenze internazionali di questo dopo-guerra, e ha viaggiato in Europa, Asia, America, Australia, Medio Oriente, Africa settentrionale. Articolista ed editorialista del "Messaggero" di Roma, collabora ai programmi culturali-storici della Radio italiana, della quale è anche uno dei commentatori di politica internazionale.

è membro del Comitato Esecutivo dell'Istituto Affari Internazionali.

Collaboratore di "Relazioni Internazionali" e di "La Comunità Internazionale", è autore di ~~molte~~ molti saggi, tra i quali: "La terza conferenza intercomunista di Mosca", "La Dottrina Breznev", "La destituzione di Krusciov e la crisi del sistema intercomunista", "L'URSS e la politica di blocco", "La crisi polacca" del 1970, "Aspetti del contrasto cino-sovietico", "Estremismo cinese e radicalismo sovietico", "L'URSS e il Mediterraneo", "Il XXIII congresso del PCUS", ecc.

E' ^{co}autore di "La politica estera della Repubblica Italiana". *col. Don Carutti*



in bianco

TELEGRAFI DELLO STATO

L'Amministrazione non assume alcuna responsabilità civile in conseguenza del servizio telegrafico. - Leggere, a tergo del presente, le Avvertenze.

Tassa principale	
Tasse accessorie	
TOTALE ... L.	



SPAZIO
per cartellini di urgenza

Trasmesso il
ore
Trasmittente

Circuito di trasmissione

TELEGRAMMA

Qualifica	DESTINAZIONE	PROVENIENZA	NUMERO	PAROLE	DATA	ORE	Via e altre indicazioni di servizio
ELT	CANADA	ITALIA			11/7/72		

AVVERTENZA - SI PREGA SCRIVERE A MACCHINA O A CARATTERE STAMPATELLO

DESTINATARIO E INDIRIZZO { **POULIOT CENTRINTER**
Importante
(Vedi nota 1 a tergo) **QUEBEC - CANADA**

TESTO ed eventualmente FIRMA

**SUITE ENTRETIEN PAINCHAUD MONSIEUR
ALFONSO STERPELLONE JOURNALISTE MEMBRE
COMITE DIRECTEUR IAI FERA RAPPORT
RELATIONS ENTRE PARTIS COMMUNISTES
CONGRES SEPTEMBRE LETTRE SUIVRA
MERLINI INTAFFARI ROMA**

Indicazioni obbligatorie, ad uso d'ufficio, che vengono trasmesse solo a richiesta del mittente :
COGNOME, NOME, DOMICILIO DEL MITTENTE : **IAI VIALE MAZZINI 88 ROMA**

AVVERTENZE

1. - Nei telegrammi diretti a destinatari abbonati al telefono, invece dell'indirizzo stradale, si può adoperare l'indicazione, tassata per una parola: — TF (n. abbonato) — seguita dal cognome o da altra designazione sociale dell'abbonato.

Es.: TF 912468 - GASTALDI ROMA; TF 864319 - FABRITAL MILANO.

Qualora il mittente non conosca o non ricordi il numero telefonico del destinatario, può ugualmente usufruire del servizio facendo precedere all'indirizzo completo dell'abbonato la sola indicazione « TF ».

Es.: « TF - GASTALDI MARIO Via del Corso 151 - ROMA ».

I telegrammi in arrivo con l'indicazione TF (n. abbonato) se URGENTI vengono SUBITO TELEFONATI ALL'ABBONATO e recapitati come ordinari per fattorino.

Se i telegrammi sono ordinari vengono ugualmente SUBITO TELEFONATI ALL'ABBONATO, ma il recapito è fatto a mezzo posta. Possono essere recapitati per fattorino a richiesta del destinatario e verso pagamento della tassa di espresso postale.

2. - Da e per tutti gli Uffici dell'Amministrazione, oltre ai telegrammi ordinari, sono ammessi:

- a) i telegrammi URGENTI, che hanno corso celerissimo ed un recapito speciale;
- b) i TELEGRAMMI-LETTERA a tariffa ridotta, che vengono recapitati dal portatore con la prima distribuzione del mattino.

3. - Nella compilazione dell'indirizzo possono essere raggruppati e tassati per una sola parola, purchè non superino 15 caratteri:

- a) i nomi patronimici appartenenti ad una stessa persona (es. Lanzadiscalea, Capasotorre, ecc.);
- b) le denominazioni complete di piazze, vie, boulevards ed altre strade pubbliche (es. Piazzaorsini, Viavalfortore, Corsogaribaldi, Vialetrastevere, Ruedelapaix, ecc).

Selva: Stjepan

- Azuli stori: dal '97 -
il P.C. va al potere in URSS -
Umetal'na

- Ahu
alla
antibion

Sept. 21-22-23 - Montreal
- Pays ^{communes} de l'Est: aspects inter-
nationaux -

- Conférence plénière - Granglo.
atelier

x1 - relations entre pays un-
- unites des 6 -

x2 - rapports des Etats un-
- unites avec les autres nations

Comprendre: audiovisuel
+ photographique -

Nome della persona:

M. Richard Pouliot.

Direction Information

Prigoste Uredi 10 luglio
per
Telegrame

Cent CENTRINTER

QUEBEC

SUR LES RAPPORTS ENTRE LE PCUS
ET LES PARTIS COMMUNISTES ETRANGERS

Sur les rapports entre le PCUS et les partis communistes étrangers.

L'invitation pour le congrès visant à la formation de la Troisième Internationale - le Komintern - fut transmise par Gheorghy Vasilievitch Tchitcherine, commissaire du peuple aux affaires étrangères, bien qu'il eût été décidé que le nouvel organisme pour la coopération entre les partis communistes aurait dû être "indépendant de l'Etat russe". Déjà par cette acte, on pourrait reconnaître le symptôme le plus concret d'une pratique qui aurait été constante dans le système des rapports entre les partis communistes: l'identification des méthodes et de l'action des partis communistes, avec les méthodes et les buts du PCUS (Parti communiste de l'URSS). En juillet 1918, Lénine avait proclamé que le devoir des travailleurs russes est de "maintenir le pouvoir des Soviets jusqu'à quand la classe ouvrière de tous les pays se rebellera et hissera le drapeau d'une république socialiste mondiale". Le 24 janvier 1919, en envoyant l'invitation aux 39 partis ou regroupements pour la constitution du Komintern, le Kremlin avait affirmé explicitement que la tâche du nouvel organisme aurait consisté, entre autres, dans la réalisation du principe de la "subordination des intérêts du mouvement dans chaque pays, à l'intérêt commun de la révolution internationale". Le premier "Etat socialiste", puisque capable de réaliser la "révolution internationale", était défini l'Etat soviétique. Zinoviev codifia le principe de "communauté socialiste" ou "république soviétique internationale", définie le 2 mars 1919 par les 52 délégués participant au congrès constitutif du Komintern comme "une entité politique, idéologique et territoriale, dont les intérêts dépassent ceux de chaque membre". En 1920, les "21 points" (ou conditions) pour l'admission des partis communistes au Komintern auraient sanctionné la structure autoritaire et centralisée de la "Troisième Inter-

nationale", en imposant à chaque parti adhérent l'acceptation des principes et des règles, que les dirigeants du Kremlin - revendiquant presque un droit de primogéniture et en même temps de puissance - avaient dictés. Des organismes partiellement autonomes institués au sein du Komintern durèrent peu: comme, par exemple, le "secrétariat occidental", avec siège à Berlin, qui était chargé de maintenir les liaisons entre les partis communistes européens. L'activité du "Secrétariat occidental" fut importante dans la phase de formation des partis communistes dans les Etats dont les gouvernements étaient engagés dans le soutien des groupes anti-soviétiques opérant en Russie; le centre berlinois fut pratiquement le moyen le plus indiqué pour garantir un rapport direct avec Moscou, à travers une sorte de "filtre", agissant dans les deux sens: de chaque parti vers la "centrale", de la "centrale" vers chaque parti; pour le Kremlin le secrétariat de Berlin fut aussi l'instrument apte à faciliter l'affermissement des propres thèses hégémoniques et la transmission des propres directives politiques.

Au Komintern furent immédiatement appliquées les règles que Lénine résuma dans la "motion sur l'unité du parti", motion approuvée le 16 mars 1921 par le Xe congrès du PCUS; par celle-ci le comité central du PCUS s'engageait à "réaliser la complète destruction de tout fractionnisme": les violations de la discipline de parti et le développement du fractionnisme auraient dû être punis par l'expulsion du PCUS. Le texte de la motion - qui par décision du congrès n'avait pas été rendu public - fut divulgué par Staline en janvier 1924, durant la XIIIe conférence pan-soviétique du parti. Le deuxième congrès du Komintern, qui eut lieu en août 1920, avait signifié l'accueil, de la part des partis communistes adhérents, des principes et des méthodes

du "parti-guide", comme ils avaient été énoncés dans le Xe congrès du PCUS. La pratique du "centralisme démocratique" devint un engagement pour tous. L'acceptation intégrale de toutes les décisions adoptées par les organismes directeurs du Komintern, qui étaient contrôlés par les soviétiques, fut imposée aux partis communistes. La "bolchevisation" des partis communistes - leur adaptation aux structures et aux méthodes d'action du PCUS - provoqua des débats et même des fractures parmi les "cadres". Dans une phase initiale de l'activité des partis, prévalurent généralement les thèses de ceux qui affirmaient la nécessité d'un accord, même formel, avec le premier Etat socialiste et, en même temps, de la lutte contre les mouvements socialistes (desquels ils étaient sortis, exprimant généralement les positions de leurs groupes plus "à gauche"), et contre les régimes bourgeois-démocratiques. Dans certains cas, les soviétiques agirent vite avec succès pour imposer aux partis communistes des dirigeants qui s'étaient révélés plus disposés que d'autres à accepter les thèses du Kremlin; ils facilitèrent, par exemple, l'affermissement d'ex-prisonniers de guerre en Russie (capturés pendant la première guerre mondiale) qui avaient fréquenté les cours d'"endoctrinement", et qui avaient participé aux actions de la naissante Armée Rouge; l'échec de quelques tentatives insurrectionnelles - en Hongrie, en Allemagne - permit aux communistes soviétiques de valoriser la signification des thèses de Lénine contre "l'extrémisme, maladie infantile du communisme". Plus tard, l'afflux à Moscou de beaucoup de dirigeants des partis communistes - spécialement européens - contraints à l'exil par la rigueur des régimes autoritaires de droite instaurés dans beaucoup d'Etats, facilita la tâche des soviétiques: les dirigeants dépendaient

complètement du soutien du Kremlin; les appareils des partis agissaient illégalement dans leurs pays, ou clandestinement à l'étranger. Dans la première phase, jusqu'au début des luttes de Staline pour éliminer ses concurrents au cours de la lutte de succession à Lénine, le plus grand engagement des soviétiques fut la réalisation du programme de "bolchevisation" des partis communistes adhérant au Komintern et le perfectionnement du rôle de ses organismes directeurs, afin qu'ils fussent effectivement capables de garantir le respect des règles et l'exécution des programmes du Kremlin "pour la révolution mondiale": même si la prévision révolutionnaire s'était révélée irréalisable à cause de l'échec de certaines tentatives insurrectionnelles et de la prise du pouvoir de la part de régimes décidément anti-communistes.

Un historien marxiste italien, Silverio Corvisieri (S. C. : Il biennio rosso della "Terza Internazionale", Jaca Book, Milan, 1970), note "Durant les années 'vingt, les congrès devenant plus rares, toute discussion étant défendue, l'Internationale Communiste fut réduite au rang d'un bureau du ministère des affaires étrangères de l'URSS". C'est une constatation exacte. En effet, les partis communistes devinrent vite - à travers le Komintern qui devait en garantir une utilisation unitaire - l'instrument le plus intéressant de l'action internationale de l'URSS. On peut attribuer à l'expérience vécue par les communistes allemands durant les années 'vingt, une valeur exemplaire de l'interventionnisme russe, à travers le Komintern; ils furent engagés de façon prééminente dans la lutte contre les sociaux-démocrates, jugés par Moscou "l'ennemi principal" même par rapport aux nazis. Les groupes de la gauche démocratique européenne ont, peut-être non sans exagérer, attribué exclusivement

à la tactique erronée imposée par le Komintern au parti communiste allemand, la cause principale de la victoire d'Hitler; pour un jugement équilibré, il faut aussi tenir compte de la faible capacité opérationnelle des communistes allemands qui se trouvaient dans une phase initiale de développement et dans des conditions objectives de minorité; d'ailleurs, une coalition, bien que tactique, des groupes anti-nazis aurait^{pu} sans aucun doute s'opposer plus efficacement à l'avance du mouvement hitlérien. On dut attendre jusqu'au VIIe congrès du Komintern (Moscou, juillet-août 1935) pour la mise au point de la méthode du "front populaire", qui aurait marqué un tournant - peut-être le plus significatif dans les vingt ans entre les deux guerres mondiales - dans la conception communiste de la lutte politique et des rapports avec les autres forces. Il faut remarquer que des conséquences, non autrement négatives, même dans d'autres conditions ambiantes, et dans d'autres perspectives relatives aux programmes, avaient été provoquées à la même époque à cause de l'orientation du Komintern en Chine. La conversion du Komintern à la méthode du "front populaire" signifia un changement de route non seulement en Europe mais aussi en Asie. De manière significative, la politique du front populaire fut décidée par le Komintern en réalisant de nouvelles orientations politico-diplomatiques de l'URSS, spécialement par rapport à la "question allemande". Le cadre de la politique internationale du Komintern avait déjà été rigoureusement défini en termes de défense contre le prétendu "encercllement capitaliste": la doctrine placée à la base du comportement de l'Etat soviétique à l'égard du "monde extérieur". On pourrait observer un autre élément de la situation: les groupes communistes intervenus dans la guerre civile espagnole subirent intégralement les pressions du Komintern en ce qui concernait

leurs rapports avec les autres forces politiques; la "liquidation", réalisée par eux, des anarchistes ibériques, qui avaient joué un rôle important lors des événements d'avant-guerre et aussi pendant les opérations militaires fut particulièrement grave; furent aussi impliqués des anarchistes arrivés de l'étranger au secours de la République victime de l'agression du fascisme de Francisco Franco, soutenu par les nazis allemands et par les fascistes italiens. Mais ici il est spécialement intéressant de remarquer le caractère du rapport établi tout de suite par le PCUS avec les partis communistes étrangers afin de les utiliser dans le soutien des intérêts de la "raison d'Etat" de l'URSS.

Il faut remarquer, à ce sujet, que la persécution des communistes italiens n'empêcha pas au gouvernement soviétique d'accepter la reconnaissance diplomatique de la part du régime fasciste italien.

Dans la seconde période d'après-guerre, la même pratique d'"indifférence" aurait été suivie par les soviétiques pour leur politique de pénétration au Moyen et au Proche-Orient, en faveur des gouvernements arabes persécuteurs des mouvements communistes locaux, et en Amérique Latine au profit des régimes oligarchiques de droite, contre lesquels est active la lutte des partis communistes soutenus - pour la plupart - par le gouvernement cubain de Fidel Castro. L'"indifférence" du Kremlin pour les problèmes et les raisons particulières de chaque parti communiste aurait été démontrée avec éclat aussi en 1939, quand le pacte nazi-soviétique fut stipulé. Il ne fut pas facile d'expliquer aux responsables de l'agitprop les motifs (tous déterminés par la "raison d'Etat" de l'URSS) qui avaient poussé Staline à s'allier, bien que tactiquement, avec le principal adversaire des communistes.

Les motifs du "salut nécessaire de l'URSS", comme noyau formatif essentiel de la "république soviétique internationale", furent

proposés de nouveau. On suivait à Moscou une "ligne" qui avait été définie tout de suite après 1921-22, quand les conditions nécessaires pour une "révolution mondiale" à très courte échéance (au moins en Europe) étaient venues à manquer. E. H. Carr a justement observé (dans The Bolshevik Revolution, 1917-1923, Londres, 1964, Vol. III, p. 466): " A partir de ce moment la politique du Komintern aurait été située dans le schéma de la politique internationale soviétique, et ce n'eserait plus elle qui aurait été située dans le schéma de la révolution mondiale, comme il était arrivé très récemment, au moins formellement". Dans "Situation Internationale et Défense de l'URSS", Staline (1er août 1927) aurait décrété: " Est internationaliste celui qui - sans réserves, sans hésitations, sans conditions, - est prêt à défendre l'URSS, parce-que l'URSS est la base du mouvement révolutionnaire mondial, et qu'il est impossible de défendre et de faire progresser le mouvement révolutionnaire mondial sans défendre l'URSS. Celui qui pense pouvoir défendre le mouvement révolutionnaire mondial sans ou contre l'URSS va contre la révolution et glissera dans le camp des ennemis de la révolution". Ce sont des concepts qui seront confirmés dans la seconde période d'après-guerre, lorsque, à propos de la "crise tchécoslovaque" de 1968, on codifiera les thèses qui sont généralement connues comme doctrine Brejnev (une définition toujours repoussée par les soviétiques).

Un témoignage concret de la subordination soviétique des intérêts du mouvement communiste international à ceux de la "raison d'Etat" de l'URSS, fut évident aussi lors de la décision adoptée par Staline de dissoudre le Komintern. En mars 1943, lorsqu'un tel acte fut divulgué, le ^ugouvernement soviétique était déjà engagé dans un nouveau cours politique, consistant en la partici-

pation active à l'arrangement mondial d'après-guerre: le rôle de l'URSS comme "puissance mondiale" commençait à se dessiner; et Staline cru utile et opportun de rassurer ses propres principaux alliés - Etats Unis et Grande Bretagne - sur le caractère de son choix politique, refusant toute hypothèse de révolution armée et d'émeute ^{en}: l'engagement était implicite - bien que non manifestement - dans la dissolution du Komintern, jugé partout, hors de l'URSS, comme l'instrument principal des soviétiques pour la "bolchevisation" du monde". Les partis communistes, donc, n'auraient-ils plus dû être considérés comme les "cinquièmes colonnes" du Kremlin? L'éventuelle validité de telle hypothèse, qui aurait pu indiquer dans la décision soviétique une valeur tactique, fut tout de suite démentie par les difficultés croissantes qui en dérivèrent pour l'action des partis communistes, dans une phase très importante de leur réorganisation et de développement, et pendant qu'ils étaient engagés d'une façon active dans la résistance anti-fasciste: 1943 fut l'année pendant laquelle les mouvements d'opposition armée devinrent plus consistants dans toute l'Europe, après que les positions des résistants, en France et en Yougoslavie, s'étaient déjà consolidées. Les partis communistes, qui avaient déjà pris des positions de prééminence dans ces mouvements, ressentirent le manque d'un centre prestigieux de direction et de coordination, juste quand il était devenu, ou pouvait être, essentiel:

plus que dans d'autres moments de leur histoire, en tout cas. Avec la dissolution du Komintern, eut fin la première période des rapports entre PCUS et partis communistes. Entre mars 1919 et mars 1943 ces rapports furent caractérisés par l'hégémonie absolue des soviétiques. Pas tous les dirigeants communistes acceptèrent une telle condition. Ils furent inexorablement révoqués. A tra-

vers le Komintern, le PCUS put déterminer non seulement le cours politique, mais aussi la structure des "groupes au sommet". Les leaders qui proclamèrent et démontrèrent d'être partisans des thèses soviétiques, furent favorisés. Les autres furent désavoués et expulsés de leurs propres organisations: ce ne fut pas facile pour beaucoup d'entr'eux, spécialement pour qui vivait en exil. Les dirigeants des partis communistes faisant partie du Komintern participèrent aussi aux luttes intérieures en URSS pour le pouvoir absolu. Staline lutta aussi à travers le Komintern, en effet; et les dirigeants des partis communistes subirent aussi le sort de leurs collègues du PCUS, quand la lutte pour le pouvoir se termina par la victoire de Staline. Les sources soviétiques ont toujours été réticentes sur ce sujet, et même en réunissant des renseignements fragmentaires provenant de chaque parti communiste, il est impossible d'obtenir une documentation exacte et complète de l'ampleur de la "liquidation" des "cadres" du Komintern, qui fut particulièrement grave et répandue à l'époque des "grandes purges". Au sein du Komintern les débats furent amples seulement dans la première phase, de manière analogue à ce qui se passait au PCUS; ils devinrent toujours plus rares et moins importants, au fur et à mesure que les thèses du "centralisme démocratique" prévalaient, réduisant inexorablement les limites des dissentiments, des oppositions et des critiques. Au Komintern on expérimenta aussi le rôle que les partis communistes auraient dû jouer dans le cadre des coalitions de "front populaire": en termes d'hégémonie absolue, qui aurait dû se réaliser par une invasion en phases successives des zones de responsabilité d'autrui, ou par l'élimination finale (même physique, si nécessaire) des groupes alliés durant la lutte pour la conquête du pouvoir. L'événement espagnol pendant les années de la

guerre civile offrit le terrain pour l'expérimentation la plus dramatique et convaincante d'une telle pratique. Pendant les vingt-quatre ans d'existence du Komintern, enfin, la position des partis communistes fut constamment assujettie au PCUS, en tant qu'expression de la seule "Puissance socialiste"; le PCUS exerça une hégémonie absolue réfutée seulement au ^U cours d'épisodes particuliers ou par des éléments ou des groupes immédiatement isolés aux "sommets" des partis communistes (même si - comme dans le cas du parti communiste chinois - la position de contestation prise par Mao Tsé-toung se révéla ensuite valable et dut être acceptée par Moscou non sans réticences et après beaucoup d'oppositions). Le PCUS était le seul parti au pouvoir (à l'exception du parti mongol; mais le régime d'Oulan-Bator aurait pu être difficilement identifié sinon comme satellite de l'URSS); son modèle fut imposé surtout au niveaux de l'organisation et de la plate-forme relative aux programmes, outre que de la méthode.

Dans la première phase (1919-1943) de l'expérience communiste internationale, sont déjà présents tous les facteurs qui ont caractérisé la seconde période, qui coïncide généralement avec l'existence du Kominform (1947-1956). L'URSS était sortie de la deuxième guerre mondiale en conditions de "grande puissance"; en vertu des positions qu'elle avait prises dans les systèmes internationaux de contrôle, l'URSS avait pu favoriser la conquête du pouvoir des partis communistes dans beaucoup de pays européens: ainsi naquit le "camp socialiste", qui vite se serait étendu à la Chine (1949), par suite de la victoire de Mao Tsé-toung. En même temps les partis communistes de l'Europe occidentale s'étaient agrandis par leur nombre et par leur influence, quelques-uns d'entr'eux - de façon particulière le p.c. italien et le p.c.

français - participèrent aux premiers gouvernements de coalition d'après-guerre. Dans d'autres continents aussi, naissait et se développait l'activité des partis communistes, liée spécialement aux mouvements d'indépendance. Entre le PCUS et les partis communistes, cependant, étaient restés inaltérés les liens établis par le Komintern; le Kominform aurait confirmé la validité des règles en vigueur dans la période précédente, mais il aurait essayé d'instaurer une nouvelle méthode; de manière significative, le nom de "Bureau de Renseignements" fut donné à l'organisme institué sur l'initiative de Staline: c'est-à-dire, on mettait l'accent sur l'échange d'expériences. En effet, le Kominform aussi aurait dû garantir la liaison opérationnelle entre tous les partis communistes et, en même temps, l'hégémonie du PCUS dans le mouvement international. Le Kremlin se trouvait en face d'une nouvelle situation: l'existence simultanée d'un "camp socialiste" et d'un groupe considérable de partis communistes engagés à l'opposition. Le "camp socialiste" ne s'était pas développé selon les prévisions marxistes, comme conséquence d'une révolution; et déjà cette condition particulière posait au Kremlin des problèmes non seulement de rectification idéologique, mais aussi de présence physique (c'est-à-dire, politique et militaire), capable d'assurer le maintien des nouveaux régimes, qui s'étaient établis grâce au soutien déterminant de l'Armée soviétique, mais qui étaient dépourvus d'un consistant consensus populaire (partout, les partis communistes étaient en minorité par rapport à d'autres groupes politiques). L'action du PCUS fut tracée selon une base d'évaluation réaliste de la multiplicité des situations dans lesquelles opérait chaque parti communiste. Il fut, d'ailleurs, immédiatement évident que la rigueur du contrôle hégémonique du PCUS n'aurait pas été

atténuée. En 1948 déjà, l'expulsion de la Yougoslavie du Kominform fut pour tous les partis communistes (au pouvoir et à l'opposition) un sévère avertissement: des dissidences n'auraient pas été permises ni tolérées. Les dirigeants yougoslaves, en effet, n'avaient contesté d'aucune façon l'orientation politique de l'URSS, ni n'avaient mis en discussion aucun principe idéologique; ils avaient seulement insisté en proposant une thèse de politique internationale que le Kremlin avait, en puissance, jugée nocive pour les équilibres existant dans l'Est européen: c'est-à-dire, la formation d'une "Fédération balkanique", qui aurait dû comprendre Yougoslavie, Bulgarie et Albanie. L'épisode servit d'exemple sur la manière stalinienne de régler les rapports dans la nouvelle situation générale: l'expulsion de la Ligue des Communistes yougoslaves du Kominform non seulement impliqua la fin immédiate de toute relation entre chaque parti et Belgrade, mais fut aussi suivie par la rupture des relations diplomatiques et par la déchéance des traités stipulés au niveau de gouvernement / entre les "démocraties populaires" et l'URSS d'une part, et la Yougoslavie de l'autre. Le cas yougoslave fut la base pour d'importants actes qui ont conséquemment qualifié la politique du PCUS au niveau de parti et d'Etat. Le plus significatif de ces actes peut être reconnu dans la grande épuration qui eut lieu dans les pays de l'Est européen à régime communiste: des procès politiques, dans lesquels étaient imputés beaucoup de dirigeants au sommet de chaque parti communiste, tous accusés de "déviatinnisme titoïste", furent organisés. En fait, les accusations furent étendues à d'autres périodes et à d'autres secteurs d'activité de ces dirigeants. Le but principal des procès consistait dans la "liquidation" des éléments qui s'étaient formés ^{en dehors} du contrôle du Komintern:

les soi-disant "cadres nationaux" qui étaient opposés aux "communistes de l'émigration soviétique"; parmi ces derniers, les vétérans de la guerre civile espagnole et les protagonistes de la résistance anti-nazie en Europe occidentale, furent victimes des "purgés" des années 1949-50: leurs rapports avec des représentants des mouvements alliés furent jugés comme preuves de trahisons présumées, d'actions anti-soviétiques (et donc, anti-communistes). Le cas yougoslave permit au Kremlin de prouver complètement sa propre détermination d'imposer le respect du "modèle" et l'"obéissance" aux règles codifiées en 1921. Au cours du même événement se confirma l'intention soviétique de maintenir l'activité des partis communistes - aussi et spécialement s'ils étaient au pouvoir - dans un rôle auxiliaire pour la satisfaction des exigences de la "raison d'Etat" de l'URSS. Juste dans ces années-là, le Kremlin avait démontré sa propre volonté de ne pas toucher au statu quo, en privant les guérilleros communistes de Markos du soutien politique et matériel nécessaire; de sorte que l'expansion du régime communiste à la Grèce fut empêchée. A un niveau remarquablement différent - ce qui ne veut dire, d'ailleurs, que cela n'ait aucune signification - se situent deux autres épisodes : les épisodes chinois et coréen. En ce qui concerne la Chine, on doit remarquer encore que, au cours des premiers mois de 1949 (l'année de la victoire de Mao Tsé-toung), Staline avait déclaré au diplomate américain Patrick Hurley qu'il jugeait Tchang Kai-chek plus utile que Mao Tsé-toung pour faire exploser les contradictions de l'impérialisme en Asie". Au delà de la remarque générale, l'ancienne méfiance montrée dès le début de 1927 à l'égard des leaders communistes chinois paraît évidente dans l'action de Staline; à ce dernier, du reste, n'échappait pas la complexité des problèmes qui auraient

été provoqués - au niveau international - par la transformation radicale du régime chinois, soit dans les rapports entre URSS et USA, soit dans les rapport entre URSS et Chine: l'émergement d'une seconde "grande puissance" communiste aurait mis fin à la "suprématie" soviétique", mais cela aurait aussi introduit des éléments d'une nouveauté inquiétante dans les relations entre deux Etats appartenant au même "bloc idéologique". Quant à la Corée, l'initiative de guerre de 1950 fut, en réalité, une tentative pour sonder la capacité - politico-diplomatique, plus que militaire - de résistance des Etats Unis: une tentative apparemment encouragée par la conviction erronée que la Corée méridionale eût été placée hors de la zone d'intérêts stratégiques des Etats Unis. On ne devrait pas sous-estimer, en outre, le sens de l'épisode coréen dans la question complexe des rapports soviético-chinois: soit dans l'hypothèse d'une augmentation de puissance de la présence de l'URSS en Extrême Orient, soit dans l'implication des Chinois dans un conflit ayant d'imprévisibles développements, juste dans la phase initiale de l'activité de gouvernement du parti communiste de Pékin, après presque vingt ans de guerre ininterrompue.

Le comportement du PCUS, lors des événements yougoslaves, helléniques, chinois, et coréens, fut influent sur l'action des partis communistes, action qui avait été déjà instrumentalisée par le Kremlin, principalement dans le but de soutenir les orientations de politique internationale de l'URSS, à travers le "mouvement des partisans de la paix". En effet, il fut relativement facile aux responsables de l'agitprop soviétique, d'attribuer la responsabilité de l'échec de l'^hésurrection de Markos en Grèce, à la "trahison" yougoslave; ainsi comme l'entreprise coréenne fut présentée comme une juste réponse à une présumée agression des

"imperialistes"; l'exaltation de la victoire de Mao Tsé-toung en Chine fut affichée comme témoignage du progrès, désormais irrépressible, des partis communistes vers la "conquête finale" dans le monde entier, et même, le tardif soutien soviétique aux communistes chinois était valorisé en termes hyperboliques, en faisant passer sous silence le vieil antagonisme. Et aussi la nouvelle position de la Yougoslavie sur le plan national, caractérisée par la recherche d'un rôle dans le système du "non-alignement" encore avant le "tournant révisionniste", facilita considérablement la tâche soviétique lors de la divulgation, parmi les communistes de l'image d'un régime désormais détaché du contexte du communisme orthodoxe, et donc engagé vraisemblablement dans la fomentation de complots contre les régimes populaires guidés par les partis communistes. Pendant toute la première période d'après-guerre, on remarqua une substantielle solidarité des partis et de leurs groupes dirigeants; les cas de "déviation" de la ligne soviétique furent peu nombreux et généralement inconsistants. Et Staline, au cours du XIXe congrès du PCUS, à la fin de l'automne de 1952, pouvait orgueilleusement se vanter d'être à la tête d'un vaste système monolithique en phase d'expansion. La crise explosa peu de mois après le XIXe congrès du PCUS, quand Staline mourut (5 mars 1953). Il est possible d'identifier une première phase post-stalinienne, jusqu'au XXe congrès du PCUS et jusqu'à l'insurrection populaire hongroise. C'est une phase qui fut dramatisée au début par la révolte ouvrière à Berlin-est (juin 1953), écrasée par l'intervention des troupes soviétiques d'occupation. La "liquidation" de Laurenti Beria, en URSS, donna lieu à un processus d'épuration parmi ses principaux collaborateurs, qui opéraient dans les Etats dirigés par les partis communistes; cela favorisa les tendances à réexaminer les

procès politiques des années précédentes. Les "ouvertures" post-staliniennes, bien que prudentes, furent suivies dans tout le "prétendu "empire soviétique", par une adaptation des groupes dirigeants locaux aux programmes politiques formulés à Moscou et aux hommes qui les proposaient et avaient l'intention de les réaliser. On restait donc rigoureusement fidèle au "modèle", même dans une phase de changement. Mais d'autres faits étaient devenus influents: surtout la naissance et la diffusion de phénomènes de révision critique du système politique en vigueur, spécialement dans les milieux intellectuels, et rapidement aussi dans les syndicats. L'identification de tel phénomène avec le "communisme national" de type yougoslave paraît arbitraire, au moins jusqu'à quand la répression qui fut tentée par les "sommets" politiques ne fut interprétée comme témoignage de leur sujétion à la puissance exerçant l'hégémonie. L'exemple du "communisme national" yougoslave ne se répandit pas, en effet, sinon comme indication d'une méthode de comportement, aux dirigeants communistes d'autres Etats.

La seconde phase post-stalinienne commença après le XXe congrès du PCUS, au cours duquel Krouchtchev prononça son rapport - qui était formellement destiné à rester secret, mais qui fut fait parvenir en Occident par l'intermédiaire de sources polonaises -- sur Staline et sur les "dégénérescences qui s'étaient produites dans la période du culte de sa personnalité". Immédiatement après le XXe congrès du PCUS, le Kominform fut dissous, en harmonie avec la nouvelle valorisation, de la part de Krouchtchev, du principe des "voies nationales" au socialisme. Il n'a jamais été éclairci, jusqu'à maintenant, si la dissolution du Kominform dut favoriser le choix de méthodes tactiques seulement aux partis communistes non au pouvoir. En effet, ceux-ci agissaient

dans des conditions ambiantes très diversifiées; quelques-uns d'entr'eux, comme le parti communiste allemand occidental, en Europe, et comme les partis communistes de l'Amérique Latine et du Moyen Orient, étaient pour la plupart contraints à l'activité clandestine puisqu'ils avaient été mis "hors la loi" par les gouvernements des pays respectifs; dans le "Tiers Monde", les communistes avaient endossé d'importantes responsabilités dans les mouvements d'indépendance, et ils ne pouvaient pas toujours satisfaire les exigences stratégiques proposées globalement par le Kominform. Entre-temps, le gouvernement soviétique avait rendu formel le système de ses rapports avec les Etats dirigés par les communistes: par la SEV (ou Comecon), instituée le 25 janvier 1949, et par le Pacte de Varsovie, conclu le 14 mai 1955, respectivement dans les secteurs de l'économie et de la défense. La pratique des accords bilatéraux s'était partiellement modifiée, en faveur d'un pacte multilatéral, qui d'ailleurs n'excluait pas l'exécution (au contraire, la pratique des accords bilatéraux est restée, bien que dans le cadre plus vaste des pactes multilatéraux). Dans le "camp socialiste", l'hégémonie de l'URSS s'exprima de façon absolutiste même après la mort de Staline et après le début du processus dit de déstalinisation. Comme on a déjà laissé entendre, le comportement des soviétiques, lors de la crise provoquée par l'insurrection populaire hongroise en automne 1956, en fut la preuve. L'intervention armée fut décisive pour arrêter l'insurrection et pour confier le pouvoir à des éléments qui s'étaient déclarés prêts à accepter intégralement les thèses soviétiques. Dans le cas hongrois, un principe, qui serait devenu constant dans toutes les interventions successives du Kremlin, fut adopté pour la première fois: le licenciement des dirigeants qui s'étaient révélés incapables de faire

face aux situations de crise, ou qui, par leur propre attitude, avaient favorisé la consolidation de groupes adversaires (ainsi fut pour Erno Gero en Hongrie, ainsi aurait été pour Antonin Novotny en Tchécoslovaquie); la restauration de "l'ordre" politique n'impliquait pas les dirigeants "discrédités". Ce mode d'agir fut aussi pratiqué lors des événements polonais: le même automne 1956: lorsque Wladislaw Gomulka prit le pouvoir dans le cadre d'un accord de compromis conclu avec difficulté entre les "groupes au sommet" de l'URSS et de la Pologne. L'arrivée à Varsovie d'une délégation soviétique influente (ou autoritaire), présidée par le premier secrétaire du PCUS, Nikita Krouchtchev, et composée (à part les autres) par des représentants de la "vieille garde bolchevique", tel que Molotov, ne servit pas à maintenir au pouvoir les dirigeants contestés par une opposition ouvrière toujours plus répandue et par l'intérieur du Comité Central.

Les deux interventions soviétiques en Hongrie (avec la force militaire) et en Pologne (sur le plan politique) signifièrent un tournant radical dans les rapports entre le PCUS et les partis communistes. Palmiro Togliatti énonçait les thèses du "polycentrisme", provoquant un débat qui se serait vite propagé de chaque inscrit aux organismes dirigeants des partis communistes; Mao Tsé-toung avait élaboré la théorie dite "des cent fleurs". L'expérience du Komintern et du Kominform ayant été jugée unique, le Kremlin conçut de nouveaux instruments pour la consolidation de sa propre "suprématie". Ils pouvaient consister en une application plus rigoureuse des clauses des deux pactes qui liaient les pays du "camp socialiste": la SEV et le Pacte de Varsovie; mais de tels accords ne concernaient pas trois des quatre Etats asiatiques dirigés par les communistes: la Chine, la Corée du

du Nord et le Viêt-nam du Nord; la Mongolie extérieure restait, comme dans les vingt ans entre les deux guerres mondiales, un "appendice" de l'URSS, même si la présence des communistes chinois commençait à se faire remarquer, donnant vie à une "lutte d'influences" qui persiste encore. Dans la "question mongole on peut découvrir le premier exemple du "contraste actif" entre les partis communistes de l'URSS et de la Chine; un contraste qui se serait vite répandu à d'autres pays et à d'autres partis, tandis-que se développait la polémique entre Moscou et Pékin. La situation des partis communistes agissant hors du "camp socialiste" était différente: au Kremlin on jugea possible de créer de nouvelles formules pour en garantir le maintien dans un certain cadre opérationnel et doctrinaire, au moyen d'une souscription volontaire d'un vrai et propre "corps de normes" qui auraient dû être élaborées au cours d'une réunion commune. Les célébrations, en novembre 1957, du quarantième anniversaire de la Révolution d'Octobre, furent l'occasion pour convoquer et donner lieu (14-16 novembre) à la première "conférence inter-communiste": les représentants de 64 partis communistes y participèrent; parmi eux se trouvaient les plus hauts dirigeants des partis communistes au pouvoir, à l'exception de Josip Broz Tito. Mao Tsé-toung se distingua en insistant sur la nécessité de la cohésion du mouvement communiste et sur la nécessité de confirmer au PCUS une confiance indiscutable, afin que ce dernier puisse exercer sa propre "autorité". Seulement les représentants des partis communistes au pouvoir prirent part à la première partie de la conférence; ceux-ci diffusèrent un document contenant des formulations de type nouveau sur les rapports entre les Etats du "camp socialiste". Ensuite, les délégués des 64 partis communistes présents à Moscou élaborèrent un "décalogue"

de principes qui, en ce qui concerne le développement des rapports entre partis, réaffirmait la validité de l'orientation orthodoxe -- c'est-à-dire, soviétique -- contre les "déviations révisionnistes et dogmatiques". On remarquait que "dans les conditions actuelles le danger principal est le révisionnisme, c'est-à-dire, l'opportunisme de droite, manifestation de l'idéologie bourgeoise, qui paralise l'énergie révolutionnaire de la classe ouvrière". Dans le document on insistait sur la nécessité que les "particularités nationales" ne doivent pas servir de prétexte pour le refus du "modèle soviétique" (en cela on voyait clairement la correction, sinon le refus explicite, des thèses énoncées au XXe congrès du PCUS, selon lesquelles "les voies au socialisme sont multiples"). On se référait, enfin, en termes très généraux, à l'intention d'opérer de façon que les rapports à l'intérieur du "camp socialiste" fussent garantis sur des bases de "égalité, non interférence, respect réciproque de la souveraineté". Les objectifs des partis communistes, agissant hors du "camp socialiste", étaient confirmés par le soutien de la "lutte pour la paix"; on considéra la possibilité que dans certains Etats fussent présentes les conditions pour la conquête du pouvoir "sans guerre civile": on distinguait, du reste, entre "méthode de la conquête" (qui aurait pu aussi signifier la lutte "pour la conquête légale de la majorité parlementaire") et la phase successive de la formation de l'Etat socialiste (dans laquelle la méthode, adoptée dans la période précédente, était exclue). Le débat fut bref. Seulement les dirigeants yougoslaves refusèrent de souscrire les documents conclusifs de la conférence, dont l'acceptation aurait signifié la reconnaissance de la validité de la "condamnation", exprimée en 1948 par le Kominform, et révoquée "de facto" par Krouchtchev, quand

il se rendit à Belgrade en 1955, pour justifier auprès de Tito l'"erreur de Staline et de Beria". Le rôle du PCUS confirmé comme parti-guide et de l'URSS comme Etat-guide, ne signifiait pas, du reste, que la cohésion eût été rétablie de façon monolithique. Même les Chinois, en insistant pour que telle reconnaissance fût explicite dans les documents de la conférence, avaient affirmé leur rôle irremplaçable en tant que parti communiste gouvernant l'Etat le plus peuplé - pour le maintien de cette condition.

Il fut tout de suite évident que la cohésion était seulement "de façade". Pendant les trois années écoulées entre la première et la seconde "conférence intercommuniste", d'âpres polémiques se développèrent, toutes par rapport à la dispute qui survint entre Soviétiques et Chinois. En automne 1959, au retour de son premier voyage aux Etats Unis, Krouchtchev tenta en vain de convaincre Mao Tsé-toung de l'avantage de la ligne dite de la "co-existence", qu'il avait embrassée. La crise dans les relations sino-soviétiques fut tout de suite évidente sur le plan inter-gouvernemental plus que sur le plan entre les deux partis, et Krouchtchev en donna le témoignage en s'arrêtant dans les zones de frontière en Sibérie et en Asie Centrale tandis que de Pékin il rentrait à Moscou, et en prononçant des discours dans lesquels il mit l'accent sur la nécessité de valoriser économiquement ces territoires où, d'ailleurs, déjà depuis 1954, il avait décidé de concentrer les plus lourds engagements de programme. Au sein des partis, la dispute fut centrée, spécialement après le printemps de 1960, sur la question si le conflit entre système socialiste et système impérialiste pouvait être évité ou était inévitable; de Moscou on accusait les Chinois d'être tombés dans la "déviation extrémiste", condamnée par Lénine comme

"maladie infantile du communisme"; de Pékin on répliquait en accusant Krouchtchev de "néo-révisionnisme". Les partis communistes intervinrent dans la dispute sur le plan doctrinaire, même si la rupture entre Moscou et Pékin se manifestait toujours plus concrètement en termes de "heurt de puissance": les conseillers économiques et les assistants techniques et scientifiques soviétiques en Chine avaient été rappelés; les programmes d'assistance financière et technique avaient été interrompus; l'exécution des accords stipulés en 1957 pour la fourniture soviétique à la Chine du know-how concernant le secteur atomique avait été abrogée. Le Kremlin répéta avec la Chine la même pratique adoptée en 1948 avec la Yougoslavie.

Entre le 10 novembre et le 1er décembre 1960, les délégués de 81 partis communistes, réunis à Moscou pour la seconde "conférence inter-communiste", tentèrent de préciser la signification des thèses élaborées dans la précédente réunion de 1957: car c'était justement dans l'interprétation de ces thèses-là que les contrastes entre chaque parti s'étaient révélés plus vifs. Le débat fut ample. La conférence fut dramatisée par la sécession des délégués du parti communiste albanais, qui abandonnèrent la capitale soviétique, rentrant hâtivement à Tirana, au lendemain d'une âpre dispute verbale avec Krouchtchev. La nouvelle rupture qui eut lieu à l'intérieur du mouvement communiste international aurait été rendue publique seulement un an plus tard: par Krouchtchev dans le discours prononcé devant le XXe congrès du PCUS. Comme il était désormais établi dans la pratique des rapports intercommunistes, les relations diplomatiques furent immédiatement interrompues, l'exécution des accords en cours fut suspendue (par la suite l'Albanie serait sortie de la SEV et du Pacte de Varsovie).

Mais la question albanaise justement démontra que l'URSS ne disposait plus d'un bloc compact qui approuvait ses thèses; les gouvernements communistes aussi ne suivirent pas entièrement les soviétiques sur le terrain de l'interruption totale de tout rapport avec Tirana.

Les six documents élaborés par la seconde "conférence intercommuniste" furent approuvés par les délégués de 78 partis communistes (sur 81 présents). Ils ne présentaient pas, par rapport à ceux de 1957, des éléments comportant quelque nouveauté, à part sur certains thèmes spécifiques. On remarquait, par exemple, l'allusion au principe de "la division socialiste du travail", qui aurait dû caractériser l'activité des Etats adhérant à la SEV: l'essai de Khrouchtchev d'imposer l'acceptation de ce principe aux gouvernements communistes intéressés, fut constamment déçu; on craignait que son application aurait signifié, en pratique, l'instauration d'un système de monoproductions et de monocultures qui auraient répété dans le "camp socialiste" une condition caractéristique des régimes coloniaux, malgré toute objection contraire, malgré l'insistance sur le fait que la coordination des plans productifs aurait permis d'éviter de coûteuses dispersions. La dispute sur le principe de la "division socialiste du travail", s'est déroulée âprement depuis 1960 et elle est encore en cours; elle a alimenté le développement de phénomènes d'autonomisme national, qui - comme dans les cas de la Roumanie et de la Tchécoslovaquie avant 1968 - ont pris de remarquables proportions, devenant non facilement contrôlables; et les thèses du "communisme national", bien qu'elles ne puissent être formulées sur le plan doctrinaire, se sont affirmées dans la pratique de l'action de certains partis communistes (au pouvoir ou hors du "camp socialiste"). D'ailleurs, les do-

cuments élaborés dans la seconde "conférence intercommuniste" ne présentaient pas, comme ^{on a} déjà dit avant, des éléments comportant quelque nouveauté, à l'exception de certains développements de l'ensemble des problèmes sur l'intérêt et le rôle des partis communistes dans le soutien des luttes de libération nationale; même la condamnation du "dogmatisme" ou "révisionnisme de gauche" était subordonnée, par ordre d'importance, à celle du "révisionnisme de droite" de type yougoslave. On affirmait que "l'expérience du PCUS, réalisée dans la lutte pour la victoire de la classe ouvrière, dans la construction du socialisme et dans l'édification du communisme sur une grande échelle, a valeur de principe pour tout le mouvement communiste international". La théorie de la "suprématie" du PCUS était essentiellement confirmée; et dans un discours de circonstance au cours de la conférence, avant de partir de Moscou pour Pékin, le chef de la délégation chinoise, Liou Chao-tchi, proclama emphatiquement devant plus de cent mille moscovites réunis au stade Lénine: "comme personne ne verra jamais le soleil se lever à l'occident, ainsi personne ne verra jamais la fin de l'amitié entre les peuples de l'URSS et de la Chine". Liou Chao-tchi, appelé dédaigneusement "le Khrouchtchev chinois", aurait été une des plus illustres victimes du bouleversement qui a caractérisé la "révolution culturelle".

En effet, la seconde "conférence intercommuniste" marqua seulement une pause éphémère dans les polémiques et dans les disputes. Dans un des documents finals on avait proclamé: "Le fait d'avoir confirmé dans la pratique la thèse marxiste-léniniste, selon laquelle l'antagonisme entre les nations cesse avec la disparition des contrastes de classe, est parmi les plus grands succès du système socialiste mondial". Mais déjà

l'expérience avait démontré non seulement la présence, même à l'intérieur ^{du} "camp socialiste", de contrastes ayant un contenu non dissemblable aux contrastes inhérents aux autres systèmes, mais aussi une continuité substantielle dans les méthodes choisies pour résoudre de tels contrastes : le respect de la "raison d'état" de la puissance exerçant l'hégémonie avait toujours été imposé par la force, même si ses justifications doctrinaires étaient basées sur les thèses de l'identification de la cause de l'"internationalisme prolétaire" avec le succès de l'action politique de l'URSS, en tant que premier Etat socialiste et, comme tel, ayant un rôle d'Etat-guide. Mais tout le cours politique successif à la seconde "conférence intercommuniste" a indiqué que la contestation du "modèle" s'est étendue inexorablement. Le Kremlin tenta d'interpréter un tel état de fait comme un "reflux staliniste" : dans ce sens furent dirigées les orientations du XXII^e congrès du PCUS, en automne 1961, orientations qui indiquèrent dans un ^{certain sens} les risques présents dans les thèses des adversaires de la ligne soviétique, ^{identifiée} dans le processus de déstalinisation que Khrouchtchev, justement dans ce congrès-là, poussa jusqu'à ses extrêmes limites, en expulsant le corps du dictateur géorgien du mausolée de Lénine et en dénonçant la complicité de Molotov, Kaganovitch et Malenkov (outre que de personnages moins importants) dans les crimes de la période stalinienne; mais il ne put porter le processus jusqu'à la réforme des structures du pouvoir, grâce auxquelles il avait été possible d'affirmer une domination absolutiste. C'est un fait que les Chinois avaient opposé au "néc-révisionisme" de Khrouchtchev l'exemple rigoureux de Stalin, évidemment non pas pour valoriser sa politique des "grandes purges", ni pour en exalter le rôle de dirigeant international (eux mêmes avaient subi les conséquences

de ses impositions et de ses hésitations), mais pour affirmer la nécessité d'une ligne cohérente, capable de rétablir l'ordre dans les rapports à l'intérieur du mouvement communiste et de restituer les bases idéologiques à l'orientation de la politique internationale, bases qui auraient dû être tracées par l'ensemble du "camp socialiste", et non par "rangs dispersés", en termes concurrentiels". C'est aussi un fait que peut être ^{que} les Chinois essayèrent d'établir des rapports avec des représentants de la "vieille garde stalinienne" : durant le XXIIe congrès du PCUS, des accusations suffisamment explicites dans ce sens furent adressées à Viaceslav Molotov; et d'autre part, en destituant le Maréchal Peng Teh-houai de sa charge de ministre de la défense, on fit allusion à Pékin à des soupçons de collusion avec les soviétiques. Il serait quand même inexact d'attribuer une base idéologique stalinienne à l'attitude anti-soviétique des Chinois.

Il est significatif que l'initiative pour une troisième "conférence intercommuniste", exprimée dans un document du Comité Central divulgué le 7 avril 1962, provienne des Chinois. Pékin établit le thème en vue d'un examen des "problèmes communs", à condition que cessent au préalable les polémiques publiques et que se rétablisse un climat de normalité. En effet, ^{les Chinois} visaient à une vérification d'importance fondamentale: en demandant que le calcul des majorités et des minorités fût déterminé non, comme par le passé, par la somme des partis communistes participants, mais par le nombre des inscrits à chaque parti. De cette façon le p.c. chinois défiait directement la "suprématie" du PCUS, et tentait d'atténuer, sinon d'annuler, la signification de la fidélité traditionnelle des partis communistes au PCUS. La troisième "conférence intercommuniste" put avoir lieu seulement en 1969 (5-17 juin): durant les sept années écoulées depuis la proposition d'origine chinoise, les événements qui provoquèrent de nombreux et fréquents changements de positions, même parmi les 26 partis, furent nombreux; ces partis ^{ils} constituaient une sorte de "directoire", leurs délégués ayant participé à l'élaboration des documents soumis et approuvés par les deux précédentes conférences de 1957 et de 1960.

Les groupes dirigeants des Partis Communistes - pour la première fois dans l'histoire désormais ^{semi-séculaire} du mouvement international - avaient adopté une position en faveur des thèses soviétiques ou chinoises; la rupture s'était inexorablement étendue du "camp socialiste" aux Partis Communistes qui agissaient au dehors; des déchirements significatifs s'étaient produits dans certains Partis communistes, mais peu d'entr'eux atteignirent l'ampleur et la profondeur de ceux qui furent évidents dans le p.c. indien: nombreuses ^{les} furent les sollicitations

adressées à Pékin afin qu'il se fit promoteur d'un organisme international qui aurait dû s'opposer à celui contrôlé par Moscou (même sans structures formelles, après la dissolution du Kominform); les Chinois refusèrent d'accepter la direction d'un bloc alternatif, tout d'abord pour ne ^{pas} manquer aux promesses doctrinaires qu'ils avaient placées à la base de leur opposition à la "suprématie" de Moscou, et ensuite parce qu'ils connaissaient les difficultés objectives qu'ils auraient rencontrées dans la mise au point d'une nouvelle structure internationale. De Pékin on fit remarquer aussi la nécessité de ne pas approfondir ultérieurement la crise générale.

De son côté le Kremlin essaya de reprendre le contrôle de la situation: parmi les causes de la destitution de Khrouchtchev en octobre 1964, la dernière ne fut pas la constatation de l'impossibilité de persister dans une orientation politique qui avait provoqué la désagrégation du système monolithique. De façon significative, la crise dans le "groupe au sommet" soviétique fut accueillie non plus sans critiques comme par le passé; les observations les plus légères concernaient la manière par laquelle avait été réalisée la "défenestration" du premier secrétaire du PCUS. On remarqua dans le comportement des partis communistes une diffuse crise de confiance, que tout de suite les nouveaux dirigeants soviétiques s'appliquèrent à "réabsorber".

Ce n'était pas une tâche aisée. L'aire des dissidences s'était étendue, non seulement à cause de l'alignement des partis qui soutenaient les thèses de Moscou et de Pékin, mais aussi parce que le nombre des "contestations intérieures" avait augmenté; on assistait à une "prolifération d'autonomismes" qui, dans le "camp socialiste", pouvaient être identifiés spécialement dans les exemples de la Roumanie et - en conditions ambiantes diffé-

rentes - du Viêt-nam du nord et de la Corée du Nord (autonomisme exprimé prudemment par Hanoi, partiellement "réabsorbé" celui de Pyong - Yang). Les tentatives soviétiques pour "neutraliser" les dissidences eurent lieu presque exclusivement au cours de la "troisième conférence intercommuniste" qui avait été projetée, après qu'avait échoué un sondage-effectué même à échelon supérieur - pour composer au moins provisoirement, le différend entre Moscou et Pékin. Peu de temps avant la "crise Khrouchtchevienne" de l'automne 1964, un autre fait important avait eu une influence considérable sur l'activité du mouvement communiste international: la publication, par le P.C. italien du document rédigé en août à la veille de sa mort par Palmiro Togliatti. Le "mémorial de Yalta" - comme il fut appelé, d'après le nom de la ville de Crimée où il fut composé - contesta la validité des principaux actes de la politique soviétique sur le plan de l'état et de parti, confirma la nécessité de libérer le mouvement communiste international de structures rigides, et de garantir à chaque parti communiste une autonomie substantielle/dans le respect du principe des "voies nationales au socialisme"; le "mémorial" contenait aussi des critiques sévères envers la "politique culturelle" du PCUS: un thème sur lequel s'étaient déjà manifestés des dissentiments au niveau de parti (dissentiments destinés à se préciser et à s'approfondir durant les années successives, spécialement au sujet de "cas" sensationnels: comme celui qui a pour protagoniste Alexandre Soljenitsyne.). La compilation et la divulgation du "mémorial de Yalta" indiquèrent que le PCUS n'était plus en mesure de contrôler les programmes politiques de chaque parti communiste, ni de contrôler la volonté de leurs dirigeants qui voulaient les exprimer et les réaliser. L'épisode était atypique; son protagoniste - un dirigeant

expérimenté qui avait mûri sa propre expérience dès l'époque du Komintern - avait opposé au rigorisme d'hégémonie du parti-guide un important programme alternatif, concrètement fondé sur les réelles conditions qui existaient dans le mouvement communiste international. Togliatti en était arrivé aussi à présenter une nouvelle organisation idéologique et pragmatique du principe de l'"internationalisme",^{en} actualisant sa signification, et^{en} mettant à jour ses méthodes d'expression politique. Le "mémorial de Valta" encouragea l'autonomisme de plusieurs groupes dirigeants de plusieurs partis communistes.

La "question tchécoslovaque" fut le problème le plus complexe qui dut être affronté par le "groupe au sommet" post-Khrouchtchevien. Par l'intervention militaire contre le "nouveau cours" de Dubtchek, le Kremlin ne répéta pas banalement l'opération déjà réalisée par Khrouchtchev en Hongrie en automne 1956, mais il réaffirma brutalement un "droit de suprématie" que les théoriciens moscovites synthétisèrent dans une mise à jour des vieilles thèses de la subordination des intérêts de secteurs et des intérêts locaux à ceux de l'internationalisme "révolutionnaire", exprimé complètement par l'URSS. L'interventionnisme militaire soviétique fut réalisé en Tchécoslovaquie, en août 1968, pour mettre fin à une situation essentiellement différente de celle qui s'était créée en Hongrie en automne 1956: le régime du "printemps de Prague" s'était engagé dans une réforme radicale des modes d'exercice du pouvoir politique et dans une transformation des structures de l'économie - qui s'étaient révélées impraticables et désormais sclérosées - mais il avait fixé une limite infranchissable: le processus de renouvellement aurait été suivi de manière à ne compro-

le type de société instaurée après mettre d'aucune façon la conquête du pouvoir par le Parti communiste (février 1948) et il n'aurait impliqué d'aucune façon une rectification du placement international de la Tchécoslovaquie; le gouvernement hongrois, né de l'insurrection populaire, avait déclaré, au contraire, qu'il était disposé à réaliser des réformes substantielles des structures imposées par le régime communiste, spécialement en ce qui concernait les propriétés agricoles, et il avait affirmé sa décision d'altérer la position internationale du Pays.

Le Kremlin agit donc de la même manière, dans deux situations antithétiques. Dans les deux cas, il voulut non seulement briser des contestations du "modèle" - bien que diversement motivées et exprimées - mais il voulut aussi afficher sa décision de ne pas permettre des déviations s'écartant du type établi de relations. Dans l'épisode ^{de} la Tchécoslovaquie, d'ailleurs, le fait que quatre autres états dirigés par les partis communistes, fussent impliqués dans l'intervention militaire, signifia l'extension de la responsabilité de l'exercice du droit-devoir, auparavant prérogative exclusive de l'Etat-guide: le développement successif des rapports entre Moscou et les quatre capitales (Varsovie, Budapest, Berlin-Est et Sofia) ne permet pas, jusqu'à présent, de vérifier s'il existe une "relation spéciale", qui indique le placement des quatre régimes sur un plan plus élevé que les autres, dans une sorte de classement hypothétique de mérites et de privilèges.

La "troisième conférence intercommuniste", s'étant réunie peu de mois après la répression armée du "nouveau cours" tchécoslo-

vaque, tandis qu'était en cours à Prague le processus dit de "normalisation", exprima complètement la sensation de malaise et de désorientation provoquée par cet événement. Les délégués de 74 partis étaient présents (sept en moins que dans la seconde conférence), deux d'entr'eux (Cuba et parti de la gauche suédoise) en qualité d'observateurs. Les représentants des partis communistes chinois, yougoslave, albanais, nord-vietnamien, nord-coréen, étaient absents: c'est-à-dire les représentants de cinq des douze par tis au pouvoir; de leur côté les délégués du p.c. roumain, exprimèrent des réserves non formelles sur ^{le} document principal approuvé par la conférence. Les Chinois qualifièrent la réunion de "farce contre-révolutionnaire récitée par un poignée de renégats et de galeux". Les positions critiques de chaque parti communiste furent exprimées sans réserve. Bien 300 amendements furent proposés (et seulement peu d'entr'eux furent accueillis) au texte du do cument principal, qui confirmait les concepts exprimés à la fin des précédentes réunions de 1957 et 1960. Les délégués de 15 des 74 partis présents exprimèrent des oppositions et des réserves; 15 autres partis avaient préféré ne pas participer à la conférence. Bref, le trente pour cent du mouvement communiste international, s'était, en quelque façon, dissocié des thèses de Moscou. Ce la ne signifiait pas nécessairement leur déplacement en faveur des positions chinoisés. Kommunist, la revue théorique officielle du PCUS, commentant (16 juillet 1969) le déroulement de la "troisième conférence intercommuniste" affirmait: "la méthode de travail collectif devra être continuée à l'aide de débats théori ques et de séminaires scientifiques". Dans la Pravda (25 juillet 1969) l'académicien de l'URSS Pietr Fédoseev, exposait la "théorie des schismes" en observant: "Les divergences qui existent

dans le mouvement communiste sont liées non seulement aux changements qui se sont vérifiés objectivement dans l'arène mondiale, mais aussi à l'activité du révisionnisme de droite et de gauche". Les résultats de la "troisième conférence intercommuniste" sanctionnaient pratiquement la fin de la "suprématie" du PCUS, mais codifiaient, en même temps, les postulats de la doctrine Brejnev de la "souveraineté limitée" et du "droit d'intervention".

Après juin 1969, le Kremlin a constamment essayé de créer des liens solidaristes plus importants avec les partis communistes, au pouvoir ou à l'opposition. Il a indiqué son intention d'obtenir que de tels rapports subordonnés soient rendus formels, en valorisant la nouvelle constitution de la Bulgarie entrée en vigueur en mai 1971. Dans le préambule de cette constitution l'état bulgare est engagé dans la "coopération, amitié et assistance réciproque avec l'URSS et avec les autres Etats socialistes"; dans son art.11 on proclame que "la République Populaire de Bulgarie fait partie de la communauté socialiste mondiale. C'est une des principales conditions de son indépendance et de son développement général". La prévision de base qui est exaltée par les théoriciens de la "souveraineté limitée", expliquée de toute ^{façon} dans le contexte de "l'internationalisme révolutionnaire", est ici implicite. Il faut remarquer que la nouvelle Constitution de la Hongrie, élaborée en 1972, ne contient pas de formulations de ce genre. Il sera intéressant d'observer si la pratique établie par l'exemple bulgare sera étendue à d'autres situations dans les Etats où les Partis communistes détiennent le pouvoir.

Dans le cadre du "camp socialiste" un autre élément, qui mérite d'être remarqué, est constitué par les développements

de l'autonomisme roumain, qui se réalise dans un dosage prudent de libéralisations de certaines structures politiques et économiques et de vigilance intensifiée (avec pointes rigoureuses) sur l'action des intellectuels et des artistes et sur le perfectionnement du rôle de primauté du Parti communiste. L'autonomisme roumain présente des caractères particuliers, non comparables à d'autres situations, à d'autres orientations politiques: n'importe quelle hypothèse de prévision de ses développements serait erronée, tenant compte des cas opposés où l'URSS a réalisé le même type d'intervention répressive (Hongrie et Tchécoslovaquie), et considérant aussi qu'il est nécessaire, pour le PCUS, de ne pas montrer d'indulgence pour les déviations, de n'importe quelle façon elles soient exprimées, de la ligne soviétique.

Le jugement sur la phase actuelle des rapports du PCUS avec les Partis communistes agissant hors "du camp socialiste" est plus complexe. Parmi eux des phénomènes d'autonomisme sont en train de s'accroître, phénomènes qui sont motivés par la constatation de l'échec de certains types d'intervention politique dans les Pays du "camp", ainsi que par la conscience que leur adhésion totalement solidariste aux systèmes qui y prédominent provoquerait une atténuation du consensus dont ils jouissent dans leurs pays. De telles considérations, bien que pouvant être qualifiées utilitaristes, sont du reste considérablement limitées par la pratique commune à ^{la} plupart des Partis communistes qui ont adopté des attitudes critiques: la pratique de ne pas renoncer, de toute façon, au lien avec les autres partis adhérant au mouvement communiste international, et donc aussi et principalement avec le PCUS. En effet, on prend garde de circonscrire le champ des observations critiques à des aspects spécifiques de la politique soviétique ou, à des actes

imposés par le PCUS aux autres partis du "camp socialiste" (typique est l'exemple de la Tchécoslovaquie dans la phase de "normalisation" au sujet de laquelle certains partis communistes - et parmi eux on distingue la France et l'Italie - ont adopté des comportements de net dissentiment, soit sur d'intervention militaire, soit sur les procès politiques, dont sont victimes certains protagonistes du "printemps de Prague"); de même on prend garde d'éviter que le jugement négatif n'implique tout le cadre politique du mouvement socialiste, ou qu'il ne serve à contester la validité historique du programme communiste: la même critique au stalinisme est exprimée en termes de condamnation des "déviation" de la "légalité socialiste", elle ne concerne pas les structures du système. Récemment, on a remarqué des différenciations non purement tactiques sur des thèmes importants. On peut mentionner, à titre d'exemple, l'intérêt du p.c. italien de s'insérer, bien que de façon critique, dans le processus d'intégration européenne: une position contredisant toutes les orientations soviétiques traditionnelles hostiles aux projets dans cette direction, comme ils ont été exprimés et partiellement réalisés jusqu'à maintenant. On peut mentionner le programme d'action que le p.c. français a élaboré avec les socialistes et avec d'autres groupes de la "gauche", comme unique possible alternative au gaullisme, en prévision des prochaines élections politiques (et de façons essentiellement différentes des expériences mûries avec le "front populaire" et avec d'autres types d'organisations unitaires). On peut mentionner l'insistance du p.c. italien dans la valorisation d'un propre programme de gouvernement qui ne suivrait pas les exemples des autres partis communistes au pouvoir: dans le sens que les communistes italiens s'engagent à ne pas changer le système constitutionnel actuel, en pro

mettant le maintien de la méthode de la représentation formée de plusieurs partis. Ce sont des symptômes, de quelque façon qu'on les juge, d'un abandon des schémas statiques à l'intérieur desquels s'est déroulée, dans cette après-guerre, l'action politique des partis communistes occidentaux (spécialement en Europe). Le refus de leur interprétation en un sens exclusivement tactique ne peut, d'ailleurs, empêcher de formuler des interrogations sur les perspectives réelles de réalisation de tels programmes diversifiés du "modèle". La réponse est dans la promesse d'un "communisme différent". On peut constater - non depuis aujourd'hui - que l'exigence est présente parmi les communistes. Le phénomène est répandu parmi les dirigeants de la nouvelle génération qui a hérité le pouvoir des protagonistes des luttes du Komintern et du Kominform, et qui regarde le "modèle" avec respect, mais sans que cela signifie une attitude de dépendance, ou de sujétion ou de soumission scolastique. Le problème concerne d'ailleurs la possibilité que se vérifient deux solutions : la reprise d'une influence soviétique par l'intermédiaire d'organismes qui remplacent ceux déjà expérimentés (Komintern et Kominform) que pourrait réaliser le groupe dirigeant soviétique actuel, engagé dans une "restauration" de l'ordre pré-khrouchtchevien; l'extension du système du "camp socialiste", dans l'hypothèse d'une augmentation de puissance de la présence soviétique en Méditerranée et dans le Moyen et Proche-Orient, quand les deux principaux partis communistes euro-occidentaux détiendraient le pouvoir, seuls ou en coalition. Au cas où même une de ces deux conditions se vérifierait, quelle serait la capacité des partis communistes, engagés en sens diversifié du "modèle", pour maintenir leurs engagements "originels"? Outre cela, la conscience du contraste existant entre ces programmes "différenciés" et la doc-

trine de la "construction du socialisme", est présente chez les critiques du comportement des partis communistes qui sont en désaccord ou qui se sont avancés sur le chemin de l'autonomisme.

L'extension de la contestation du "modèle" propose des débats sur l'alternative entre "communisme monolithique" et "communisme multiforme". Les voies de l'hérésie, par rapport à la conception orthodoxe soviétique, ont été déjà ouvertes. Exactement comme les critiques de l'hégémonie du Kremlin constatent que le "modèle" proposé est, en effet, impraticable ailleurs, sinon en forçant le consensus et les situations objectives locales, ainsi on doit observer que les modèles alternatifs qui se sont manifestés jusqu'à maintenant, ne sont pas facilement "exportables". On doit toutefois prendre acte avec intérêt positif du débat en cours dans le mouvement communiste international: un débat qui ne pourra ne pas influencer même des milieux politiques qui y sont étrangers ou contraires.

Sui rapporti tra PCUS e PC stranieri

L'invito per il congresso formativo della Terza Internazionale - il Comintern - fu trasmesso da Gheorghij Vasilievic Cicerin, commissario del popolo per gli affari esteri, benché fosse stato ~~già~~ deciso che il nuovo organismo per la cooperazione tra i partiti comunisti avrebbe dovuto essere "indipendente dallo Stato russo". Già in questo atto potrebbe essere individuato il sintomo più concreto d'una prassi, che sarebbe stata costante nel sistema dei rapporti tra i PC: l'identificazione dei metodi e dell'azione dei PC con i metodi e con gli scopi del PCUS (partito comunista dell'Unione Sovietica). Nel luglio 1918 Lenin aveva proclamato che il dovere dei lavoratori russi è di "mantenere il potere dei Soviet fin quando la classe operaia di tutti i Paesi si ribellerà, e innalzerà la bandiera di una repubblica socialista mondiale". Nell'invito a 39 partiti o raggruppamenti, trasmesso il 24 gennaio 1919 dal Cremlino, per la costituzione del Comintern si era esplicitamente affermato che il compito del nuovo organismo sarebbe consistito, tra l'altro, nell'attuare il principio della "subordinazione degli interessi del movimento in ciascun Paese al comune interesse della rivoluzione internazionale". Il primo "Stato socialista", come tale capace di realizzare la "rivoluzione internazionale", era definito lo Stato sovietico. Zinoviev codificò il principio di "comunità socialista", o "repubblica sovietica internazionale", definita il 2 marzo ¹⁹¹⁹ dai 52 delegati partecipanti ^{al congresso} ~~istitutivo del~~ Comintern come "un'entità politica, ideologica e territoriale, i cui interessi trascendono quelli dei singoli componenti". Nel 1920, i "21 punti" (o condizioni) per l'ammissione dei PC al Comintern avrebbero sancito la struttura autoritaria e centralizzata ~~del~~ della "Terza Internazionale", imponendo a ciascun partito aderente l'accettazione dei ~~principi~~ principi e delle regole, che i dirigenti del Cremlino - quasi rivendicando un diritto di primogenitura e, insieme, di potenza - avevano dettato. Ebbero breve vita organismi parzialmente autonomi, costituiti nell'ambito del Comintern: come, ad esempio, il ~~l'ng~~ "segretariato occidentale", con sede in Berlino, che aveva il compito di mantenere i collegamenti tra i PC europei, ~~con~~ ^{capilungo} ~~del~~ ^{L'attività} ~~del~~ "segretariato occidentale" fu importante nella fase ~~di~~ di formazione dei PC negli Stati, i cui governi erano impegnati nel sostegno dei gruppi anti-sovietici operanti in Russia; il centro berlinese fu, in pratica, ^{il mezzo} ~~per~~ più idoneo a garantire un rapporto diretto

2)

con Mosca, attraverso una sorta di "filtro", agente in entrambi i sensi: dai singoli partiti verso la "centrale", dalla "centrale" ai singoli partiti; per il Cremlino il segretario di Berlino fu anche lo strumento atto a facilitare l'affermazione delle proprie tesi egemoniche, la trasmissione delle proprie direttive politiche.

Nel Comintern furono immediatamente praticate le regole, che Lenin ^{riassunse} nella "mozione sull'unità del partito", fatta approvare dal X congresso del PCUS il 16 marzo 1921; con essa il comitato centrale del PCUS era impegnato ad attuare "la completa distruzione d'ogni frazionismo": le violazioni della disciplina partitica e lo sviluppo del frazionismo avrebbero dovuto essere puniti con l'espulsione dal PCUS. Il testo della mozione - che per decisione congressuale non era stato reso noto - fu divulgato da Stalin nel gennaio del 1924, durante la XIII conferenza pan-sovietica del partito. Il secondo congresso del Comintern, svoltosi nell'agosto del 1920, aveva significato l'accoglimento, da parte dei PC aderenti, dei principi e dei metodi del "partito-guida", com'erano stati enunciati nel suo X congresso. Divenne vincolante per tutti la prassi del "centralismo democratico". Fu imposta al PC l'accettazione integrale di tutte le decisioni adottate dagli organi direttivi del Comintern, che erano controllati dai sovietici. La "bolscevizzazione" dei PC - il loro adeguamento alle strutture organizzative, ai disegni programmatici e ai metodi d'azione del PCUS - provocò dibattiti e anche fratture tra i "quadri". Prevalsero, generalmente, le tesi dei fautori della necessità di una concordanza anche formale con il primo "Stato socialista", in una fase iniziale dell'attività dei partiti, e della loro contemporanea lotta contro i movimenti socialisti (dai quali erano sortiti, generalmente esprimendo le posizioni dei loro gruppi più "di sinistra") e contro i regimi democratico-borghesi. In alcuni casi i sovietici operarono presto con successo per imporre ai PC dirigenti più di altri dimostratisi disposti ad accettare le tesi del Cremlino; facilitarono, ad esempio, l'affermarsi di ex prigionieri di guerra in Russia (catturati durante la prima guerra mondiale), che avevano frequentato i corsi d'"indottrinamento", e avevano partecipato alle azioni della nascente Armata Rossa; il fallimento di alcuni ten-

3)

tativi insurrezionali - in Ungheria, in Germania - consentì ai comunisti sovietici di valorizzare il significato delle tesi di Lenin contro "l'estremismo, malattia infantile del comunismo". Più tardi, l'afflusso a Mosca di molti dirigenti dei PC - specialmente europei - costretti all'esilio dal rigore dei regimi ^{autoritari di destra} /instaurati in molti Stati agevolò il compito dei sovietici: i dirigenti ~~amministrativi~~ dipendevano completamente dal sostegno del Cremlino; gli apparati dei partiti operavano illegalmente in patria, o clandestinamente all'estero. Nella prima fase, fino all'inizio delle lotte di Stalin per eliminare i suoi concorrenti nella lotta di successione a Lenin, l'impegno massimo dei sovietici fu posto nell'attuazione del programma di "bolscevizzazione" ~~dei~~ dei partiti ~~non~~ aderenti al Comintern e nel perfezionamento del ruolo dei suoi organismi direttivi, ^{perché fossero effettivamente} / ~~capaci~~ capaci di garantire il rispetto delle regole e l'esecuzione dei programmi del Cremlino "per la rivoluzione mondiale": anche se ^{la previsione} / ~~la~~ rivoluzionaria ~~non~~ si era dimostrata inattuabile con il fallimento ~~di~~ di alcuni tentativi insurrezionali e con l'avvento di regimi decisamente anti-comunisti.

Uno storico ^{marxista} / ~~italiano~~ italiano, Silverio Corvisieri (S.C.: "Il biennio Rosso della 'Terza Internazionale'", Jaca Book ed., Milano, 1970), annota: "Negli anni venti, diradati i congressi, proibita qualsiasi vera ^{l'Internazionale Comunista fu} / ~~discussione~~, ridotta a rango di un ufficio del ministero degli Esteri / ^{dell'URSS} / ~~una~~ constatazione giusta. In effetti, i PC divennero presto - attraverso il Comintern, che doveva garantirne un impiego unitario - lo strumento più interessante dell'azione internazionale dell'URSS. Si può attribuire all'esperienza ~~vissuta~~ vissuta dai comunisti tedeschi negli anni venti un valore esemplare dell'interventismo russo, attraverso il Comintern; essi furono preminentemente impegnati nella lotta ai social-democratici, giudicati da Mosca "il nemico principale" anche rispetto ai nazisti. I gruppi della sinistra democratica europea ~~hanno~~ hanno, forse non senza esagerazione, attribuito esclusivamente all'errata tattica imposta dal Comintern al PC tedesco la causa principale della vittoria di Hitler; occorre tener conto, per un giudizio equilibrato, anche della scarsa ~~capacità~~ capacità operativa dei comunisti tedeschi in una fase iniziale ~~di~~ di sviluppo e in condizioni obiettive di minoranza; ~~peraltro~~ peraltro, ~~una~~ una coalizzazione, benché tattica, dei gruppi anti-nazisti ~~aveva~~ ^{aveva} / ~~avuto~~ avuto

./.

4)

avrebbe potuto indubbiamente contrastare con maggiore efficacia/~~l'avanzata del~~ movimento ^{hitleriano.} Si ^{dove} attendere fino al VII congresso del Comintern (Mosca, luglio-agosto 1935) per l'impostazione/~~del metodo~~ del "fronte popolare", che avrebbe segnato una svolta - forse la più significativa nell'intero ventennio tra le due guerre mondiali - nella concezione comunista della ^{lotta politica e} dei rapporti con le altre forze. E' da notarsi che conseguenze non diversamente negative, anche se in altre condizioni ambientali e in altre prospettive programmatiche, erano state provocate dall'indirizzo autoritario del Comintern in Cina, nello stesso periodo. La conversione del Comintern al metodo del "fronte popolare" significò un mutamento di rotta non soltanto in Europa, ma anche in Asia. Significativamente, la politica del "fronte popolare" fu deliberata dal Comintern in attuazione di nuovi indirizzi/~~politico-diplomatici~~ dell'URSS, ^{specialmente in} rapporto alla "questione ~~tedesca~~ tedesca". Il quadro della politica internazionale del Comintern era già stato rigorosamente definito in termini di difesa/~~contro il~~ cosiddetto "accercchiamento capitalistico": la dottrina posta a base del comportamento/~~dello~~ Stato sovietico nei confronti del "mondo esterno". Si potrebbe osservare un altro elemento della situazione: i gruppi comunisti intervenuti nella guerra civile spagnola subirono integralmente le pressioni del Comintern per quanto concerneva i loro rapporti con le altre forze politiche; particolarmente grave risultò ~~alla loro condotta~~ ^{la} "liquidazione" ^{- da loro attuata -} degli anarchici iberici, che avevano svolto un ruolo importante nelle vicende pre-belliche e anche nel corso delle ~~e operazioni~~ militari; nella "liquidazione" furono/~~coinvolti~~ ^{pure} anarchici giunti dall'estero in soccorso della Repubblica aggredita dal fascismo di Francisco Franco/~~sostenuto dai~~ nazisti tedeschi e/~~dai~~ ^{dai} fascisti italiani. Ma qui interessa specialmente rilevare il carattere del rapporto stabilito subito dal PCUS con i PC stranieri in termini di loro impiego a sostegno degli interessi della "ragion di stato" dell'URSS. E' da notarsi, in proposito, che la persecuzione dei comunisti italiani non impedì al governo sovietico d'accettare il ~~nessun~~ riconoscimento diplomatico da parte del regime fascista italiano. Nel secondo dopo-guerra/~~la stessa prassi~~ ^{la stessa prassi} "d'indifferenza" sarebbe stata seguita dai sovietici per la loro politica di penetrazione nel Medio e nel Vicino Oriente, ~~ma~~ in favore dei governi arabi persecutori dei ~~sovietici~~ sovietici co-

6)

to in un nuovo corso politico, consistente nella partecipazione attiva all'assetto mondiale post-bellico: incominciava a delinarsi il ruolo dell'URSS come "potenza mondiale"; e Stalin ritenne utile e opportuno rassicurare i propri principali alleati - Stati Uniti e Gran Bretagna - sul carattere della propria scelta politica, ripudiando ogni ipotesi di rivoluzione armata, di sommovimento: l'impegno era implicito - benché non dichiaratamente - nello scioglimento del Comintern, giudicato ~~strumento~~ ovunque, fuori dell'URSS, come lo strumento principale dei sovietici per la "bolsevizizzazione del mondo". I partiti comunisti, dunque, non avrebbero dovuto essere più considerati come le "quinte colonne" del Cremlino? L'eventuale validità di tale ipotesi ~~tesa~~ tesi, che avrebbe potuto indicare nella decisione sovietica un significato tattico, fu subito smentita dalle ~~difficili~~ accresciute difficoltà, ^{che ne derivarono} ~~per l'azione dei~~ /PC, in una fase molto importante della loro riorganizzazione e del loro sviluppo, e mentre essi erano attivamente impegnati nella resistenza anti-fascista: il 1943 fu l'anno in cui in tutta l'Europa divennero più consistenti i movimenti d'opposizione armata, dopo che s'erano già consolidate le posizioni dei resistenti in Francia e in Jugoslavia. I PC, che avevano già assunto posizioni di preminenza in tali movimenti, avvertirono la carenza d'un prestigioso centro direttivo e di coordinamento, proprio ~~ma~~ quando esso era diventato, o poteva essere, essenziale: più che in altri momenti della loro storia, comunque.

Con lo scioglimento del Comintern si chiuse il ~~primo~~ primo periodo ~~di~~ dei rapporti tra PCUS e PC. Tra il marzo 1919 e il marzo 1943 tali rapporti furono caratterizzati dall'assoluta egemonia dei sovietici. Non tutti i dirigenti comunisti accettarono tale condizione. Essi furono inesorabilmente esautorati. Attraverso il Comintern il PCUS poté determinare non soltanto il corso politico, ma anche le strutture dei "gruppi di vertice". Furono favoriti i leaders, che proclamavano e dimostravano d'essere assertori delle tesi ~~sovietiche~~ sovietiche. Gli altri furono sconfessati, espulsi dalle ~~proprie~~ proprie organizzazioni: non fu facile per molti di loro, specialmente per chi viveva in esilio. I dirigenti dei PC inquadrati nel Comintern parteciparono anche alle lotte interne nell'URSS per ~~il~~ il potere assoluto. Stalin ~~si~~ lottò anche attraverso il Comintern, infatti; e i dirigenti dei PC seguirono le sorti dei loro colleghi del PCUS, quando la lotta per il potere si con-

7)

cluse con la vittoria di Stalin. Le fonti sovietiche sono state sempre reticenti sull'argomento, e anche dalla somma delle frammentarie informazioni dei singoli PC è impossibile derivare una documentazione esatta e completa dell'ampiezza della "liquidazione" dei "quadri" del Comintern, ~~ma~~ che fu particolarmente grave e diffusa nel periodo delle "grandi purghe". In seno al Comintern i ~~discorsi~~ ^{dibattiti} furono ampi soltanto nella prima fase, come avveniva nel PCUS; essi divennero sempre più rari e sempre meno impegnativi, di mano in mano che le tesi del "centralismo democratico" prevalevano, ~~ma~~ inesorabilmente riducendo i limiti dei dissensi, delle opposizioni, delle critiche. Nel Comintern si sperimentò anche il ruolo, che i PC avrebbero dovuto assolvere nel quadro delle coalizioni di "fronte popolare": in termini d'egemonia assoluta, da realizzarsi in una ~~invasione per fasi successive delle altrui zone di responsabilità,~~ ^{invasione per fasi successive delle altrui zone di responsabilità,} e nell'eliminazione finale (anche fisica, se necessario) dei gruppi alleati ~~durante~~ durante il tempo della lotta per la conquista del potere. La vicenda spagnola, negli anni della guerra civile, offrì il terreno per la più drammatica e convincente sperimentazione di ~~una~~ tale prassi. Nei ventiquattro anni d'esistenza del Comintern, infine, la posizione dei PC fu costantemente ~~in~~ soggetta al PCUS, in quanto espressione della sola ~~potenza~~ "Potenza socialista"; il PCUS esercitò un'egemonia ~~assoluta,~~ ^{confutata} /soltanto in episodi particolari e da elementi o gruppi subito isolati nei "vertici" dei PC (anche se - come nel caso del PC cinese - la posizione contestatrice assunta da Mao Tse-tung si dimostrò, poi, ~~valida,~~ valida, e dové essere accettata, non ~~senza~~ senza reticenze e dopo molte opposizioni, da Mosca). Il PCUS era il solo partito al potere (con l'eccezione del partito mongolo; ma il regime di Ulan Bator avrebbe potuto essere ^{difficilmente} /~~identificato~~ ^{altrimenti che come satellite} dell'URSS); il suo "modello" fu imposto anzitutto sui piani dell'organizzazione e della piattaforma programmatica, oltre che del metodo.

Nella prima fase (1919-1943) dell'esperienza comunista internazionale sono già presenti tutti i fattori, che hanno caratterizzato ~~il~~ il secondo periodo, generalmente ~~in~~ coincidente con l'esistenza del Cominform (1947-1956). L'URSS era sortita dalla seconda ~~guerra mondiale~~ guerra mondiale in condizioni di "grande potenza"; in virtù delle posizioni assunte nei sistemi internazionali di controllo, aveva potuto favorire la conquista del potere ai PC in ~~una~~ ~~serie~~ ~~di~~ ~~paesi~~ ~~di~~ ~~Europa~~ ~~occidentale~~

8)

molti Paesi europei: nacque il "campo socialista", che si sarebbe presto ampliato alla Cina (1949), in conseguenza della vittoria di Mao Tse-tung. Contemporaneamente, erano cresciuti in numero e in influenza i PC nell'Europa occidentale, alcuni dei quali - e in particolar modo l'italiano e il francese - parteciparono ai primi governi post-bellici di coalizione. Anche in altri continenti nasceva e si sviluppava l'attività dei PC, legata specialmente ai movimenti indipendentistici. Tra il PCUS e i PC, peraltro, erano rimasti inalterati i vincoli posti dal Comintern; il ~~Cominform~~ Cominform avrebbe confermato la validità delle regole vigenti nel precedente periodo, ma avrebbe tentato d'instaurare un nuovo metodo; significativamente, all'organismo istituito per iniziativa di Stalin fu dato il nome di "Ufficio d'Informazioni": si poneva, cioè, l'accento sullo scambio d'esperienze. In effetti, anche il ~~Cominform~~ Cominform avrebbe dovuto garantire, ^{insieme,} ~~il collegamento operativo tra tutti i PC e l'egemonia del PCUS nel movimento comunista internazionale.~~ Il Cremlino era di fronte a una situazione nuova: la contemporanea esistenza d'un "campo socialista" e d'un cospicuo gruppo di PC impegnati nell'opposizione. Il "campo socialista" non s'era sviluppato secondo le previsioni marxistiche, come conseguenza d'una rivoluzione; e già questa peculiare condizione poneva ^{al} ~~al~~/Cremlino problemi non soltanto di rettifica ideologica, ma anche di presenza fisica (politica e militare, cioè), capace d'assicurare il mantenimento dei nuovi regimi, che si erano stabiliti grazie al sostegno determinante dell'Armata sovietica, ^{Ma erano} ~~essendo~~ privi d'un consistente consenso popolare (ovunque, i PC erano in posizione minoritaria, rispetto ad altri gruppi politici).

L'azione del PCUS fu impostata su una base di realistica valutazione della molteplicità delle situazioni nelle quali operavano i singoli PC. Fu, peraltro, immediatamente palese che il rigore del controllo egemonico del PCUS non sarebbe stato attenuato. Già nel 1948 l'espulsione della Jugoslavia dal Cominform ^{fu per tutti i} ~~PC~~ PC (al potere o all'opposizione) un monito severo: non sarebbero state consentite, né tollerate, dissidenze. I dirigenti jugoslavi, in effetti, non avevano in alcun modo contestato l'indirizzo politico dell'URSS, né avevano posto in discussione principi ideologici; avevano soltanto insistito nel proporre una tesi di politica internazionale ritenuta dal Cremlino potenzialmente dannosa per gli equilibri

9)

determinatisi nel settore est-europeo: la formazione, cioè, d'una "Federazione balcanica", che avrebbe dovuto includere Jugoslavia, Bulgaria e Albania. L'episodio fu esemplificativo del modo staliniano di regolare i rapporti nel nuovo quadro generale: l'espulsione della Lega dei Comunisti jugoslavi dal Cominform non soltanto implicò l'immediata fine d'ogni relazione tra i singoli PC e Belgrado, ma fu anche seguita dalla rottura dei rapporti diplomatici e dalla decadenza dei patti stipulati in sede governativa tra le "democrazie popolari" e l'URSS da una parte, la Jugoslavia dall'altra. La vicenda jugoslava fu la base per importanti atti, che hanno ^{inseguentemente} qualificato la politica del PCUS ai livelli ~~partitico~~ ^{partitico} e statale. Il più significativo di tali atti è individuabile nella grande ^{purificazione attuale} ~~purificazione~~ ta nei Paesi a regime comunista dell'est europeo: furono organizzati processi politici, nei quali erano imputati molti dirigenti supremi dei singoli PC, tutti accusati di "deviazionismo titoistico". In pratica, le accuse furono estese ad altri momenti e ad altri settori d'attività di tali dirigenti. Lo scopo principale dei processi consisteva nella "liquidazione" degli elementi formati fuori del controllo del Comintern: i cosiddetti "quadri nazionali", che erano contrapposti ai "comunisti dell'emigrazione sovietica"; fra questi ultimi, restarono vittime delle "purghe" degli anni 1949-50 specialmente i reduci dalla guerra civile spagnola e i protagonisti della ^{anti-nazista} resistenza/in Europa occidentale: i loro rapporti con esponenti dei movimenti ^{alleati} ~~democratici~~ furono giudicati come prove di presunti tradimenti, di azioni anti-sovietiche (e, pertanto, anti-comuniste). La vicenda jugoslava consentì al Cremlino di dimostrare compiutamente la propria ~~determinazione~~ ^{determinazione nell'imporre} il rispetto del "modello" e l'obbedienza alle regole codificate nel 1921. Nella stessa vicenda si ~~confermò~~ ^{confermò} l'intento ^{sovietico} di mantenere l'attività dei PC - anche e specialmente se al potere - in un ruolo d'ausilio per il soddisfacimento delle esigenze della "ragion di stato" dell'URSS. Proprio in ^{quelli anni} ~~questo tempo~~ il Cremlino aveva dimostrato la propria volontà di non alterare lo status quo internazionale, privando i guerriglieri comunisti di Markos del necessario sostegno politico e materiale; sì che fu impedita l'espansione del regime comunista alla Grecia. Su un ^{piano notevolmente diverso} ~~piano~~ - ma non per ciò di significato non ~~accettabile~~ ^{accettabile} - si collocano due altri episodi: il cinese e il coreano. Per la Cina deve notarsi che ancora nei primi

10)

mesi del 1949 (l'anno della vittoria di Mao Tse-tung) Stalin aveva dichiarato al diplomatico americano Patrick Hurley di ritenere "Ciang Kai-scek più di Mao Tse-tung utile per far esplodere le contraddizioni dell'imperialismo in Asia". Al di là del rilievo generale ~~è evidente~~ sembra evidente nell'azione di Stalin l'antica diffidenza, dimostrata fin dal 1927, nei confronti dei leader comunista cinese; a Stalin, peraltro, non sfuggiva la complessità dei problemi, che sarebbero stati suscitati - sul piano internazionale - dalla radicale trasformazione del regime cinese, e nei rapporti tra URSS e USA, e nei rapporti tra URSS e Cina: l'emergenza d'una seconda "grande potenza" comunista avrebbe ~~put~~ posto termine all'assolutismo del "primato" sovietico, ma avrebbe anche ^{introdotto elementi d'inquietante novità nelle} ~~relazioni~~ relazioni tra due Stati appartenenti allo stesso "blocco ideologico". Quanto alla Corea, l'iniziativa bellica del 1950 fu, in effetti, un tentativo di saggiare la capacità - politico-diplomatica, prima che militare - di resistenza degli Stati Uniti: un tentativo ^{apparentemente incoraggiato} ~~dal~~ dall'errata convinzione che la Corea meridionale fosse stata posta fuori dell'area di interessi strategici degli Stati Uniti. Non si dovrebbe ~~sottovalutare~~ sottovalutare, inoltre, il significato dell'episodio coreano nella complessa questione dei rapporti sovietico-cinesi: sia ^{nell'ipotesi} ~~nel~~ d'un potenziamento della presenza dell'URSS in Estremo Oriente; sia nel coinvolgimento dei cinesi in un conflitto di imprevedibili sviluppi, proprio nella fase iniziale dell'attività ~~di governo~~ di governo del ^{di Pechino,} PC ₁ dopo quasi venti anni di guerra ininterrotta.

Il comportamento del PCUS nelle vicende jugoslava, ellenica, cinese e coreana fu influente sull'azione dei ~~PC~~ PC, che già era stata strumentalizzata ~~dal~~ dal Cremlino precipuamente ai fini del sostegno degli indirizzi di politica internazionale dell'URSS, attraverso il "movimento dei partigiani della pace". In effetti, fu relativamente facile ai responsabili dell'agitprop sovietico ^{attribuire la} ~~responsabilità~~ responsabilità del fallimento dell'insurrezione di Markos in Grecia al "tradimento" jugoslavo; così come l'impresa ~~coreana~~ coreana fu presentata come una risposta doverosa ^{a una perenne} ~~alla~~ "aggressione" degli "imperialisti"; l'esaltazione della vittoria di ~~Mao~~ Mao Tse-tung in Cina fu ostentata come ~~testimonianza~~ testimonianza dell'ormai inarrestabile progresso del PC verso la "conquista finale" in tutto il mondo, ^{e perfino} ~~anche~~ il tardivo sostegno sovietico ai comunisti cinesi era valorizzato in termini iperbolici, tacen-

dosi il vecchio antazionismo. E anche la nuova collocazione della Jugoslavia nel campo internazionale, caratterizzata dalla ricerca d'un ruolo nel sistema del "non allineamento", prima ancora della "svolta revisionistica", agevolò notevolmente il compito dei sovietici nella divulgazione tra i comunisti dell'immagine d'un ~~firm~~ regime ormai avulso dal contesto del comunismo ortodoco, e, pertanto, credibilmente impegnato nella fomentazione di complotti contro i regimi popolari guidati dai PC. In tutto il ~~per tutto~~ primo periodo post-bellico si notò una sostanziale compattezza dei partiti e dei loro gruppi dirigenti; furono pochi e generalmente inconsistenti i casi di "deviazione" dalla linea sovietica. E Stalin, nel XIX congresso del PCUS, nel tardo autunno del 1952, poteva orgogliosamente compiacersi d'essere a capo d'un ^{vario} sistema monolitico, in fase d'espansione.

La crisi esplose pochi mesi dopo il XIX congresso del PCUS, ~~quando Stalin morì~~ quando Stalin morì (5 marzo 1953). E' possibile identificare una prima fase post-staliniana, fino al XX congresso del PCUS e all'insurrezione popolare ungherese. E' una fase drammatizzata, inizialmente, dalla rivolta operaia in Berlino-est (giugno 1953), stroncata ~~dall'intervento delle truppe sovietiche d'occupazione~~ dall'intervento delle truppe sovietiche d'occupazione. La "liquidazione" di Lavrenti Beria, in URSS, ~~avviò un processo d'epurazione tra i suoi principali collaboratori, che operavano negli Stati diretti dai PC; ciò favorì le tendenze a riesaminare i processi politici degli anni precedenti. Le "aperture" post-staliniane, benché caute, furono seguite in tutto il cosiddetto "impero sovietico d'Europa" da un adeguamento dei gruppi dirigenti locali ai programmi politici formulati a Mosca e agli uomini, che li proponevano e intendevano attuarli. Si restava rigorosamente fedeli al "modello", dunque, anche in una fase di mutamento. Ma altri fatti erano divenuti influenti: anzitutto, il ~~nascere e il diffondersi di fenomeni di revisione critica del sistema politico vigente; anzitutto negli ambienti intellettuali, presto anche nei sindacati. L'identificazione di tali fenomeni con il "nazional-comunismo" di tipo jugoslavo sembra arbitraria, almeno fin quando la loro tentata repressione da parte dei "vertici" politici fu interpretata come testimonianza della loro soggezione alla potenza egemone. L'esempio del "nazional-comunismo" jugoslavo non si diffuse, in effetti, se non come indicazione d'un metodo di comportamento ai dirigenti comunisti di altri Stati.~~ nascere e il diffondersi di fenomeni di revisione critica del sistema politico vigente; anzitutto negli ambienti intellettuali, presto anche nei sindacati. L'identificazione di tali fenomeni con il "nazional-comunismo" di tipo jugoslavo sembra arbitraria, almeno fin quando la loro tentata repressione da parte dei "vertici" politici ^{fu} fu interpretata come testimonianza della loro soggezione alla potenza egemone. L'esempio del "nazional-comunismo" jugoslavo non si diffuse, in effetti, se non come indicazione d'un metodo di comportamento ai dirigenti comunisti di altri Stati.~~

La seconda fase post-staliniana s'iniziò in conseguenza del XX congresso del

PCUS, durante il quale ~~Wlodek~~ Krusciov pronunciò il suo ~~primo~~ rapporto - formalmente destinato a restar segreto, ma fatto pervenire in Occidente per il tramite di fonti polacche - su Stalin e ~~mentre~~ sulle "degenerazioni verificatesi nel periodo del 'culto della ^{sua} personalità'". Subito dopo il XX congresso del PCUS, fu ~~sciolto~~ ~~il~~ Cominform, in armonia con la nuova valorizzazione, da parte di Krusciov, del principio delle "vie nazionali" al socialismo. Non è mai stato chiarito, finora, se lo scioglimento del Cominform dovesse favorire la scelta di metodi tattici soltanto ai PC non al potere. In effetti, essi operavano in condizioni ambientali molto diversificate; alcuni di loro, come il PC tedesco-occidentale in Europa e come i PC dell'America Latina e del Medio Oriente, in maggioranza, erano costretti all'attività clandestina, essendo stati posti "fuori legge" dai governi dei rispettivi ~~Stati~~ Paesi; nel "terzo mondo" i ~~comunisti~~ comunisti ~~avevano~~ avevano assunto responsabilità rilevanti nei movimenti ~~indipendentistici~~ indipendentistici, e non sempre erano in condizione di poter soddisfare le esigenze strategiche globalmente proposte dal Cominform. Intanto, il governo sovietico aveva formalizzato il sistema dei suoi rapporti con gli Stati diretti dai PC: con la SEV (o Comecon), istituita il 25 ~~del~~ gennaio 1949 e con il Patto di Varsavia, fondato il 14 maggio 1955, rispettivamente nei settori dell'economia e della difesa. Si era parzialmente modificata la prassi degli accordi bilaterali, in favore di un patto multilaterale, che, peraltro, non ^{ne} escludeva l'esecuzione (anzi, la prassi ^{delle intese} ~~bilaterali~~ bilaterali è rimasta, benché nel quadro più vasto ~~dei~~ patte multilaterali). Nel "campo socialista" l'egemonia dell'URSS si ~~manifestava~~ espresse, anche dopo la morte di Stalin e dopo l'inizio del processo detto di destalinizzazione, in modi assolutistici. Ne fu prova - come s'è accennato - il comportamento dei sovietici nella crisi provocata dall'insurrezione popolare ungherese, nell'autunno del 1956. L'intervento armato fu decisivo per stroncare l'insurrezione e per affidare ^{il} ~~il~~ potere a elementi dichiaratisi pronti ad accettare ~~le~~ integralmente le tesi ~~sovietiche~~ sovietiche. Nella vicenda ungherese fu anche per la prima volta attuato un principio, che sarebbe diventato costante ^{in tutti i successivi interventi del} ~~il~~ Cremlino: l'inutilizzazione dei dirigenti, che s'erano dimostrati incapaci a fronteggiare le situazioni di crisi, o che, con il ~~loro~~ proprio atteggiamento, avevano favorito l'affermarsi dei gruppi ~~avversari~~ avversari (così fu con Erno Gerö in Ungheria, così sarebbe stato con Antonin Novotny in Cecoslovacchia); la restaurazione dell'"ordine"

13)

politico non coinvolgeva, cioè, i dirigenti "screditati". Tale prassi fu praticata anche nella vicenda polacca, nello stesso autunno del 1956: quando l'ascesa di Wladislaw Gomulka al potere avvenne nel quadro di un accordo di compromesso raggiunto concluso con difficoltà tra i "gruppi di vertice" dell'URSS e della Polonia; non valse l'arrivo a Varsavia ~~di~~ di un'autorevole (o autoritaria) delegazione sovietica, ~~presieduta~~ presieduta dal primo segretario del PCUS, Krusciov, e composta (tra gli altri) da esponenti della ~~vecchia~~ "vecchia guardia bolscevica", come Molotov, per mantenere al potere i dirigenti contestati da una sempre più diffusa ^{offensiva} ~~opposizione~~ operaia e dall'interno del Comitato Centrale.

I due interventi sovietici in Ungheria (con la forza militare) e in Polonia (sul piano politico) significarono una svolta radicale nel rapporto tra il PCUS e i PC. Palmiro Togliatti enunciava la tesi ~~del "polisen-~~ "polisen-trismo", provocando un dibattito, che sarebbe presto passato dai singoli ~~ai~~ agli organismi dirigenti dei PC; Mao Tse-tung aveva elaborato la teoria detta "dei cento fiori". Ritenuta irripetibile l'esperienza del Comintern e del Cominform, ~~al~~ il Cremlino escogitò nuovi strumenti per l'affermazione del proprio "primato". Essi potevano consistere in una più rigorosa applicazione delle clausole dei due patti vincolanti i Paesi del "campo socialista": la SEV e il Patto di Varsavia; ma tali accordi non riguardavano tre dei quattro Stati asiatici diretti dai PC: la Cina, ~~per~~ la Corea settentrionale, il Vietnam settentrionale; la Mongolia esterna restava, come nel ventennio tra le due guerre mondiali, un'"appendice" dell'URSS, ~~per~~ se incominciava a farsi notare ^{la presenza} ~~dei~~ dei comunisti cinesi, dando vita a una "lotta d'influenza", che tuttora ^{persiste} ~~si~~ persiste. Nella "questione mongola" può individuarsi il primo esempio del ~~contrasto~~ "contrasto attivo" ~~tra~~ fra i PC dell'URSS e della Cina; un contrasto, che ~~si~~ sarebbe presto esteso ad altri Paesi e ad altri partiti, ^{mentre si sviluppa} ~~si~~ sviluppava ~~tra~~ la polemica tra Mosca e Pechino. Diversa era la situazione dei PC operanti fuori del "campo socialista": al Cremlino si ritenne possibile escogitare nuove forme per garantirne il mantenimento in un determinato quadro operativo e dottrinario, ~~mediante~~ mediante la sottoscrizione volontaristica d'un vero e proprio "corpo di norme", da elaborarsi in una riunione comune.

Le celebrazioni del quarantesimo anniversario della Rivoluzione d'Ottobre, nel

novembre del 1957, furono l'occasione per convocare e far svolgere (14-16 novembre) la prima "conferenza intercomunista": vi parteciparono i rappresentanti di 64 PC; fra loro erano i supremi dirigenti dei PC al potere, con l'eccezione di Josip Broz Tito. Mao Tse-tung si distinse nel sostegno della necessità della coesione del movimento comunista e della conferma al PCUS d'una ^{fiducia} ~~confidenza~~ indiscutibile, perché potesse esercitare la propria "autorità". La prima parte della conferenza si svolse soltanto tra i rappresentanti dei PC al potere, i quali ~~manifestarono~~ diffusero un documento non contenente formulazioni di tipo nuovo sui rapporti tra gli Stati del "campo socialista". Poi, i delegati dei 64 PC presenti a Mosca elaborarono un "decalogo" di principi, che, per quanto concerne lo sviluppo dei rapporti interpartitici, riaffermava ~~la~~ la validità dell'indirizzo ~~comunista~~ ortodosso - cioè sovietico - contro le "deviazioni revisionistica e dogmatica". Si rilevava che "nelle attuali condizioni il pericolo principale è il revisionismo, cioè l'opportunismo di ~~estrema~~ destra, manifestazione dell'ideologia borghese, che paralizza l'energia rivoluzionaria della classe operaia". Nel documento si ^{insisteva} ~~manifestava~~ sull'esigenza che le "particolarità ~~nazionali~~ nazionali" non dovessero essere pretesto per il rifiuto del "modello sovietico" (era evidente in ciò la correzione, se non il rifiuto esplicito, delle tesi ~~manifestate~~ enunciate al XX congresso del PCUS, secondo cui "le vie al socialismo sono molteplici". Ci si richiamava, infine, genericamente all'intento ^{d'operare in modo} ~~di~~ che i rapporti all'interno del "campo socialista" ^{fossero garantiti} ~~manifestati~~ / su base di ~~regole~~ "eguaglianza, non interferenza, rispetto reciproco della sovranità". Gli obiettivi dei PC ~~manifestati~~ operanti fuori del "campo socialista" ~~manifestati~~ erano confermati nel sostegno della "lotta per la pace"; si considerò la possibilità che in alcuni Stati esistessero le ~~manifestate~~ condizioni per la conquista del potere "senza guerra civile" da parte della "classe operaia": si distingueva, peraltro, tra "metodo della conquista" (che sarebbe potuto consistere anche in termini di lotta "per la conquista legale della maggioranza parlamentare") e la successiva fase della formazione dello Stato socialista (nella quale era escluso il metodo adottato nel precedente periodo). Il dibattito fu molto breve. Soltanto i delegati jugoslavi rifiutarono di sottoscrivere i documenti conclusivi della conferenza, la cui accettazione avrebbe significato il loro riconoscimento della validità della "condanna" espressa ~~manifestata~~ nel 1948

15)

dal Cominform, e revocata "nei fatti" da ~~XXXXXXXXXXXX~~ Krusciov, quando, nel 1955, si recò a Belgrado, per giustificarsi con Tito dell'"errore di Stalin e di Beria". Il confermato ruolo del PCUS come partito-guida e dell'URSS come Stato-guida non significava, peraltro, che la coesione fosse stata ristabilita monoliticamente. Gli stessi cinesi, insistendo perché tale riconoscimento fosse esplicito nei documenti della conferenza, avevano affermato la propria insostituibilità - come PC al governo dello Stato più popoloso del mondo - nel mantenimento di tale condizione.

Fu ~~subito~~ subito evidente che la coesione era soltanto "di facciata". Nei tre anni passati tra la prima e la seconda ~~conferenza~~ "conferenza" intercomunista" si svilupparono polemiche aspre, tutte in rapporto alla disputa, che ~~era~~ venne alla luce, tra sovietici e cinesi. Nell'autunno del 1959 Krusciov, ritornato dal suo primo viaggio negli Stati Uniti, tentò invano di convincere Mao Tse-tung sulla convenienza della linea detta "coesistenzialistica", che aveva intrapreso. La ~~crisi~~ crisi nei rapporti cino-sovietici fu subito evidente ~~su~~ sul piano intergovernativo, prima che su quello interpartitico, e Krusciov ne diede testimonianza, sostando nelle zone di frontiera in Siberia ~~XXXXXX~~ e in Asia centrale, mentre rientrava a Mosca da Pechino, e ~~pronunciando~~ pronunciando discorsi, nei quali pose l'accento sulla necessità di valorizzare economicamente ~~quelli~~ quei territori, dove, peraltro, già dal 1954 aveva ~~deciso~~ deciso di ~~concentrare~~ concentrare i massimi impegni programmatici. In sede partitica, la disputa, specialmente dopo la primavera del 1960, fu centrata sui temi della evitabilità o inevitabilità del conflitto tra sistema ~~socialista~~ socialista e sistema imperialistico; da Mosca si accusavano i cinesi d'essere incorsi nella "deviazione estremistica", ~~condannata~~ condannata da Lenin come "malattia infantile del comunismo"; da Pechino si replicava con ~~disse~~ ^{disputazioni} a Krusciov di "neo-revisionismo". I ~~PC inter-~~ PC inter-vennero nella disputa ai livelli dottrinari, anche se la frattura ~~tra Mosca e Pechino~~ tra Mosca e Pechino si palesava sempre più concretamente nei suoi termini di "urto di potenza": erano stati ritirati i consiglieri economici e gli assistenti tecnici e scientifici sovietici in Cina; erano stati interrotti i programmi d'assistenza finanziaria e tecnica; era stata abrogata l'esecuzione degli accordi stipulati nel 1957 per la fornitura sovietica alla Cina del know-how interessante il settore atomico. Il Cremlino ripeté con la Cina la stessa prassi adottata nel 1948 con la Jugoslavia.

Tra il 10 novembre e il 1° dicembre 1960 i delegati di 81 ~~per~~ PC, riuniti nel-

./.

la seconda "conferenza intercomunista", tentarono a Mosca di precisare il significato delle tesi elaborati nella precedente riunione del 1957: proprio nell'interpretazione di quelle tesi si erano, infatti, rivelati più vivaci i contrasti tra i singoli PC. Il dibattito fu ampio. La ^{conferenza} ~~conferenza~~ fu dramatizzata dalla secessione ~~dei~~ dei delegati del PC albanese, i quali abbandonarono la capitale sovietica, rientrando frettolosamente a Tirana, all'indomani di un aspro scontro verbale con Krusciov. La nuova frattura determinatasi nel movimento comunista internazionale sarebbe stata resa nota soltanto un anno più tardi: da Krusciov nel discorso pronunciato ~~alla~~ davanti al XXII congresso del PCUS. Com'era ormai nella prassi stabilita nei rapporti intercomunisti, ~~furono immediatamente interrotte~~ furono immediatamente ~~interrotte~~ interrotte le relazioni diplomatiche, fu sospesa l'esecuzione degli accordi in atto (più tardi l'Albania sarebbe uscita dalla SEV e dal Patto di Varsavia). Ma proprio la ~~vicenda~~ vicenda albanese dimostrò che l'URSS non disponeva più d'un blocco compatto intorno alle sue tesi; anche i governi comunisti non seguirono interamente i sovietici sul piano ~~della~~ della totale interruzione d'ogni rapporto con Tirana.

I sei documenti elaborati dalla seconda "conferenza intercomunista" furono approvati dai delegati di 78 PC (sugli 81 presenti). Essi non presentavano, rispetto a quelli del 1957, elementi di novità, se non ~~su~~ su alcuni temi specifici. Si distingueva, ad esempio, l'accento al principio della "divisione socialista del lavoro", che avrebbe dovuto caratterizzare l'attività degli ~~Stati~~ Stati aderenti alla SEV: il ~~tentativo~~ tentativo kruscioviano d'imporre l'accettazione di tale principio ai governi comunisti interessati fu costantemente ~~frustrato~~ frustrato; si temeva che la sua applicazione avrebbe significato, in pratica, l'instaurazione d'un sistema di monoproduzioni e monoculture, riproduttori nel "campo socialista" - nonostante ogni rilievo contrario, nonostante l'insistenza sul fatto che l'armonizzazione dei piani produttivi avrebbe consentito ~~di~~ d'evitare costose dispersioni - una condizione propria dei regimi coloniali. La disputa sul principio della "divisione socialista del lavoro" s'è svolta aspramente, dal 1960, ed è tuttora in corso; essa ha alimentato lo sviluppo di fenomeni di autonomismo nazionale, che - come nel caso della Romania e in quello della Cecoslovacchia prima del 1968 - hanno assunto proporzioni notevoli, divenendo non agevolmente controllabili; e le tesi del

"nazionalcomunismo", benché non formulabili dottrinarmente, si sono affermate nella pratica dell'azione ~~marxista~~ di alcuni PC (al potere o a fuori del "campo socialista"). Per il resto, ~~nessi~~ i documenti elaborati nella seconda "conferenza intercomunista" non presentavano, come s'è dianzi accennato, elementi di novità, se si eccettuano alcuni sviluppi della tematica dell'interesse e del ruolo dei PC nel sostegno delle lotte di liberazione nazionale; anche la condanna del "dogmatismo", o "revisionismo di sinistra" era subordinata, in ordine d'importanza, a quella del "revisionismo di destra", di marca jugoslavo. Si affermava che "l'esperienza del PCUS, realizzata nella lotta per la vittoria della classe operaia, nella costruzione del socialismo e nell'edificazione del comunismo su vasta scala, ha valore di principio per l'intero movimento comunista internazionale". Era, sostanzialmente, ~~nessa~~ ^{confermata} la teoria del "primato" del PCUS; e in un discorso celebrativo della conferenza, prima di partire da Mosca per Pechino, il capo della delegazione cinese, Liu Sciao-ci, proclamava enfaticamente davanti a più di centomila moscoviti radunati nello stadio Lenin: "come nessuno vedrà mai sorgere il sole da occidente, così nessuno vedrà mai la fine dell'amicizia tra i popoli dell'URSS e della Cina". Liu Sciao-ci, ^{apertamente} definito "il Krusciov cinese", sarebbe stato una delle più illustri vittime dello sconvolgimento caratterizzante la ~~rivoluzione~~ "rivoluzione culturale".

In effetti, la seconda "conferenza intercomunista" segnò soltanto un'effimera pausa nelle polemiche, nelle dispute. In uno dei documenti finali si era proclamato: "Tra i massimi successi del sistema socialista mondiale è l'aver confermato nella pratica la tesi marxista-leninista, secondo la ~~quale~~ quale con la scomparsa dei contrasti di classe finisce l'antagonismo tra le nazioni". Ma già l'esperienza aveva dimostrato non soltanto la presenza anche all'interno del "campo socialista" di contrasti di contenuto non dissimile a quelli propri ~~degli altri sistemi~~ degli altri sistemi, ma anche una sostanziale continuità nei metodi prescelti per risolvere tali contrasti: ~~il~~ il rispetto della "ragion di stato" della potenza egemone era stato sempre imposto con la forza, pur se le sue giustificazioni dottrinarie erano ^{basate} ~~basate~~ sulle tesi dell'identificazione della causa dell'"internazionalismo proletario" con il successo dell'azione politica dell'URSS, in quanto primo Stato socialista, e, come tale, in ~~un~~ un ruolo di Stato-guida. Ma tutto il ~~che~~

corso politico successivo alla seconda "conferenza intercomunista" ha indicato che la contestazione del "modello" s'è estesa, inesorabilmente. Il Cremlino tentò di interpretare tale stato di fatto in termini di "riflusso stalinistico"; in tal senso fu orientato il XXII congresso del PCUS, nell'autunno del 1961: quasi a ^{indicare} ~~manifestare~~ i rischi insiti ~~in~~ / nelle tesi degli avversari della linea sovietica, identificata nel processo ^{di} ~~di~~ de-stalinizzazione, che proprio in quel congresso ^{Krusciov spin-} ~~si~~ se fino ai suoi limiti estremi, all'espulsione della salma del dittatore georgiano dal mausoleo ~~di~~ di Lenin e alla denuncia delle complicità di Molotov, Kaganovic e Malenkov (oltre che di personaggi "minori") nei crimini del periodo staliniano; ma ^{egli} non poté portare il processo fino alla riforma delle strutture del potere, grazie alle quali era stato possibile affermare un dominio ^{assolutistico.} ~~assolutistico.~~ E' un fatto che i cinesi ~~non~~ avevano opposto al "neo-revisionismo" kruscioviano l'esempio rigoristico di Stalin, evidentemente non per valorizzarne la politica delle "grandi purghe", né per esaltarne ^{il} ~~un~~ ruolo di dirigente internazionale (essi stessi ~~non~~ avevano subito le conseguenze delle sue imposizioni e delle sue esitazioni), ma per affermare la necessità d'una linea coerente, capace di ristabilire ordine nei rapporti all'interno del movimento comunista e di restituire le basi ideologiche all'indirizzo di politica internazionale, da impostarsi dall'insieme del "campo socialista", e non "per file sparse", in termini concorrenziali. E' anche un fatto che, forse, i cinesi tentarono di stabilire rapporti con esponenti della "vecchia guardia staliniana": ~~ad~~ a Viaceslav Molotov furono rivolte accuse ~~che~~ sufficientemente esplicite, in tal senso, durante il XXII congresso del PCUS; e, d'altra parte, nel dimissionamento del ~~maresciallo~~ Maresciallo Peng Teh-huai dall'incarico di ministro della difesa ~~si~~ si alluse da Pechino a sospetti di collusione con i sovietici. Sarebbe, comunque, improprio attribuire ~~l'atteggiamento~~ all'atteggiamento anti-sovietico dei cinesi una base ~~ideologica~~ ideologica staliniana.

E' significativo che l'iniziativa per una terza "conferenza intercomunista" provenisse dai cinesi, in un documento del Comitato Centrale reso noto il 7 aprile 1972. Pechino impostò il tema in vista d'un esame dei "problemi comuni", a condizione che cessassero, preliminarmente, le polemiche pubbliche e che si ristabilisse un clima di normalità. In effetti, i cinesi miravano a una verifica di fondamentale ~~importanza~~

zione" del primo segretario del PCUS. Si rilevò nell'atteggiamento dei PC una diffusa crisi di fiducia, che i nuovi dirigenti sovietici s'impegnarono immediatamente a "riassorbire". Non era un compito facile. Il campo delle dissidenze s'era esteso, non soltanto per l'allineamento dei partiti in sostegno delle tesi di Mosca o di Pechino, ma anche perché era aumentato il numero delle "contestazioni interne"; si assisteva a una "proliferazione di autonomismi", che nell'ambito del "campo socialista" erano identificabili specialmente negli esempi della Romania, e - in diverse condizioni ambientali - del Vietnam settentrionale e della Corea del nord (espresso cautamente da Hanoi, parzialmente "rientrato" quello di Pyongyang). I tentativi sovietici di "riassorbire" le dissidenze furono svolti quasi esclusivamente sul terreno della progettata terza "conferenza intercomunista", dopo che era fallito un sondaggio - effettuato anche ad alto livello - per comporre, almeno provvisoriamente, la controversia tra Mosca e Pechino. Poco tempo prima della "crisi kruscioviana" dell'autunno del 1964 un altro importante fatto aveva influito notevolmente sull'attività del movimento comunista internazionale: la pubblicazione, da parte del PC italiano, del documento redatto in agosto da Palmiro Togliatti, alla vigilia della morte. Il "memoriale di Yalta" - come fu chiamato dal nome della città della Crimea in cui era stato composto - contestò la validità dei principali atti della politica sovietica sui piani statale e partitico, ribadì la necessità di svincolare il movimento comunista internazionale da strutture rigide e di garantire a ciascun PC un'autonomia sostanziale nel rispetto del principio delle "vie nazionali al socialismo"; il "memoriale" conteneva anche critiche severe alla "politica culturale" del PCUS: un tema, sul quale già s'erano manifestati dissensi ai livelli partitici (dissensi destinati a precisarsi e approfondirsi negli anni successivi, specialmente in rapporto a "casi" clamorosi: come quello che ha come protagonista Aleksandr Solgenitsin). La compilazione e la divulgazione del "memoriale di Yalta" indicarono che il PCUS non era più in grado di controllare i programmi politici dei singoli PC, e nonchè la volontà dei loro dirigenti d'esprimerli e d'attuarli. L'episodio era atipico; il suo protagonista - uno sperimentato dirigente, che aveva maturato la propria esperienza fin dal tempo del Comintern - aveva opposto

al rigorismo egemonico del partito-guida un ^{sostanzioso} ~~nuovo~~ programma alternativo, concretamente ancorato alle ~~reali~~ reali condizioni determinatesi nel movimento comunista internazionale. Togliatti era giunto anche a offrire una nuova ^{sistemazione} ~~ideologica e pragmatica~~ ^{ideologica e pragmatica} /del principio dell'"internazionalismo", attualizzandone il significato e ~~aggiornandone~~ aggiornandone i metodi d'espressione politica. Il "memoriale di Yalta" incoraggiò l'autonomismo di molti gruppi dirigenti, di molti PC.

La "questione cecoslovacca" fu il più complesso problema, che dové essere affrontato dal "gruppo di vertice" post-kruscioviano. Con l'intervento militare contro il "nuovo corso" di Dubcek, il Cremlino non ripeté banalmente l'operazione già attuata da Krusciov in Ungheria nell'autunno del 1956, ma riaffermò brutalmente un "diritto di primato", che i teorici moscoviti sintetizzarono in un aggiornamento delle vecchie tesi della subordinazione degli interessi settoriali o locali a quelli dell'"internazionalismo rivoluzionario", espresso compiutamente dall'URSS. L'interventismo militare sovietico fu attuato in Cecoslovacchia, ~~nell'agosto~~ nell'agosto del 1968, per stroncare una situazione sostanzialmente diversa da quella determinatasi in Ungheria nell'autunno del 1956: il regime della cosiddetta "primavera di Praga" s'era impegnato in una riforma ~~radicale~~ radicale dei modi d'esercizio del potere politico e in una trasformazione delle strutture - dimostratesi impraticabili e, ormai, sclerotizzate - dell'economia, ma aveva fissato un limite invalicabile: il processo di rinnovamento sarebbe stato seguito in modo da non compromettere in alcun modo il tipo di società instaurato ~~prima~~ ^{dopo} /la conquista del potere da parte del PC (febbraio 1948) e non avrebbe in alcun modo implicato una rettifica della collocazione internazionale della Cecoslovacchia; il ~~regime~~ governo ungherese nato dall'insurrezione popolare si era, invece, dichiarato disposto ad attuare riforme sostanziali delle strutture imposte dal regime comunista, specialmente per quanto concerneva le proprietà agricole, e aveva affermato la propria decisione d'alterare la collocazione internazionale del Paese. Il Cremlino, dunque, agì nello stesso modo in due situazioni ~~diverse~~ antitetiche. In entrambi i casi, intese non soltanto stroncare contestazioni, benché diversamente motivate ed espresse, del "modello", ma anche testimoniare della propria decisione di non consentire deviazioni dal tipo ~~di~~ di relazioni stabilito. Nell'episodio cecoslo

vacco, peraltro, il coinvolgimento di altri quattro Stati diretti dai PC nell'intervento militare volle anche significare l'estensione della ~~responsabilità~~ dell'esercizio ~~del diritto-dovere di~~ esclusiva prerogativa dello Stato-guida: il successivo ~~sviluppo~~ dei rapporti tra Mosca e le quattro capitali (Varsavia, Budapest, Berlino-est, Sofia) non consente, finora, d'accertare lo stabilimento d'una "relazione speciale", che indichi la collocazione dei quattro regimi su un piano più elevato di altri, in una sorta d'ipotetica graduatoria di meriti e di privilegi.

La terza "conferenza intercomunista", riunitasi pochi mesi dopo la repressione armata del "nuovo ~~corso~~" cecoslovacco, mentre a Praga era in atto il processo detto "di normalizzazione", espresse compiutamente il senso di disagio e di ~~disorientamento~~ provocato da quell'evento. Erano presenti i delegati di 74 partiti (sette meno che nella seconda conferenza), due dei quali (Cuba e partito della sinistra svedese) in qualità d'osservatori. Erano assenti i rappresentanti dei PC cinese, jugoslavo, albanese, nord-vietnamita, nord-coreano: cioè, di cinque dei dodici partiti al potere; i delegati del PC romeno, dal canto loro, espressero riserve non formali al documento principale approvato dalla conferenza. I cinesi bollarono l'adunanza come "farsa contro-rivoluzionaria recitata da una manciata di rinnegati e di scabiosi". Le ~~posizioni~~ critiche dei singoli PC furono espresse senza riserve. Ben 300 emendamenti furono proposti (e soltanto pochi furono accolti) al testo del documento ~~principale~~ principale, che ribadiva i concetti espressi ~~al~~ al termine delle precedenti riunioni del 1957 e del 1960. I delegati di 15 dei 74 partiti presenti espressero opposizioni o riserve; altri 15 partiti ~~avevano~~ avevano preferito non partecipare alla conferenza. Insomma, il trenta per cento del movimento comunista internazionale si ~~era~~ era, in qualche modo, dissociato dalle tesi ~~di~~ di Mosca. Ciò non significava, necessariamente, il loro spostamento in favore delle posizioni cinesi. Kommunist, rivista teorica ufficiale del PCUS, commentando (16 luglio 1969) lo svolgimento della "terza conferenza intercomunista", ~~affermava~~ affermava: "Il metodo del lavoro collettivo dovrà essere continuato con dibattiti teorici e seminari scientifici". Nella Pravda (25 luglio 1969) l'accademico dell'URSS Piotr Fedoseev esponeva le ~~teoria~~ "teoria degli scismi", osservando: "Le divergenze esistenti nel movimento comunista sono legate non soltanto

ai mutamenti ~~ma~~ obiettivamente verificatisi nell'arena mondiale, ma anche all'attività del revisionismo di destra e di sinistra". I risultati della terza "conferenza intercomunista" sancivano, praticamente, la fine del "primato" del PCUS, ma ~~non~~ codificavano, contemporaneamente, i postulati della ~~la~~ dottrina Breznev della "sovranià limitata" e del "diritto d'intervento".

Dopo il ~~1969~~ giugno 1969 il Cremlino ha ~~non~~ costantemente insistito nel tentativo d'istituire più impegnativi vincoli solidaristici con i PC, al potere o all'opposizione. Esso ha indicato il proprio intento d'ottenere una formalizzazione di tali rapporti subordinati, valorizzando la nuova Costituzione della Bulgaria, entrata in vigore nel maggio del 1971. Nel suo proemio lo Stato bulgaro è impegnato a "cooperazione, amicizia e assistenza reciproca con l'URSS e con gli altri Stati socialisti"; nel suo art. 11 si proclama che "la Repubblica Popolare di Bulgaria fa parte della comunità socialista mondiale. Questa è una delle condizioni principali della sua indipendenza e del suo sviluppo generale". E' qui implicita la previsione di base, che è ~~enunciata~~ ^{esaltata} dai teorizzatori della "sovranià limitata", comunque spiegata nel contesto dell'"internazionalismo rivoluzionario". E' da notarsi che la nuova Costituzione dell'Ungheria, ~~elaborata~~ elaborata nel 1972, non contiene formulazioni di tal genere. Sarà interessante osservare se la prassi stabilita dall'esempio bulgaro sarà estesa ad altre situazioni negli Stati in cui i PC detengono il potere.

Nel quadro del "campo socialista" un altro elemento degno di rilievo è costituito dagli sviluppi dell'autonomismo romeno, che si realizza in un cauto dosaggio di liberalizzazioni di alcune strutture politiche ed economiche e ~~di~~ d'intensificata vigilanza (con punte rigoristiche) sull'azione degli intellettuali e degli artisti e sul perfezionamento del ruolo primatistico del PC. L'autonomismo romeno si presenta con caratteri peculiari, non confrontabili ad altre ~~situazioni~~ situazioni, ad altri indirizzi politici; ~~non~~ sarebbe impropria qualsiasi ipotesi di previsione dei suoi sviluppi, ~~tenendo conto~~ ^{dei casi} ~~contrastanti~~ contrastanti in cui l'URSS ha attuato lo stesso tipo d'intervento repressivo (Ungheria e Cecoslovacchia) e considerando anche l'esigenza, per il PCUS, di non dimostrare condiscendenza per le deviazioni, comunque ~~espresse~~ espresse, dalla linea ~~sovietica~~ sovietica.

Più complesso è il giudizio sull'attuale fase dei rapporti del PCUS con i PC

operanti fuori del "campo socialista". Tra loro si stanno accentuando fenomeni d'autonomismo, che sono motivati dalla constatazione del fallimento di alcuni tipi d'intervento politico nei Paesi del "campo", nonché dalla consapevolezza che una loro adesione totalmente solidaristica ai sistemi ivi prevalenti ~~implica~~ provocherebbe un'attenuazione del consenso, di cui godono in patria. Tali considerazioni, benché ^{qualificabili} ~~identificabili~~ come utilitaristiche, sono, peraltro, notevolmente limitate dalla prassi comune alla maggior parte dei PC ~~presenti~~ che hanno assunto atteggiamenti critici: la prassi di non rinunciare, comunque, al vincolo con gli altri partiti aderenti al movimento comunista internazionale, e quindi anche e principalmente con il PCUS. In effetti, si bada a ~~circoscrivere il campo delle osservazioni~~ ^{circoscrivere il campo delle osservazioni} critiche a singoli aspetti della politica sovietica o degli atti imposti dal PCUS ad altri partiti del "campo socialista" (tipico è l'esempio della Cecoslovacchia nella fase detta di "normalizzazione", a proposito della quale alcuni PC - e si distinguono tra loro il francese e l'italiano - hanno assunto atteggiamenti di netto dissenso, e per l'intervento militare e per i processi politici, di cui sono vittime alcuni protagonisti della "primavera di Praga"); si bada, altresì, a evitare che il giudizio negativo coinvolga l'intero quadro politico del movimento comunista, o valga a contestare la validità storica del programma comunista: la stessa critica allo stalinismo è espresso in termini di condanna delle "deviazioni" dalla "legalità socialista", non riguarda le strutture del sistema.

Recentemente, si sono notate differenziazioni non meramente tattiche su temi importanti. Si può accennare, in via esemplificativa, all'interesse del PC italiano d'inserirsi, benché criticamente, nel processo d'integrazione europea: una posizione contraddicente tutta l'impostazione sovietica tradizionalmente ostile ai progetti in tale ~~direzione~~ direzione, come sono stati finora espressi e parzialmente realizzati. Si può accennare al programma d'azione, che ^{il PC francese ha} ~~elaborato~~ elaborato con i socialisti e con altri gruppi della "sinistra", come unica possibile alternativa al gaullismo, in previsione ~~delle~~ delle prossime elezioni politiche (e in modi sostanzialmente diversi dalle esperienze maturate con il "fronte popolare" e con altri tipi d'organizzazioni unitarie). Si può accennare all'insistenza del PC italiano nella valorizzazione d'un proprio programma di governo, che non segui-

rebbe gli esempi di altri PC al potere: nel senso che i comunisti italiani/~~si im-~~
~~gnano a non mutare~~
~~l'attuale sistema costituzionale~~, promettendo il mantenimento del
 metodo ~~di~~ della rappresentanza pluripartitica. Sono sintomi, comunque li si giudichi,
 d'un abbandono degli schemi statici, entro i quali s'è svolta, in questo dopo-guer-
 ra, l'azione politica dei PC occidentali (specialmente in Europa). Il rifiuto d'una
 loro interpretazione in senso esclusivamente tattico non può, peraltro, impedire
 la formulazione di interrogativi sulle prospettive reali d'attuazione di tali pro-
 grammi diversificati dal "modello". La risposta è nella promessa d'un "comunismo di-
 verso". E' constatato - non da oggi - che l'esigenza è presente tra i comunisti. Il
 fenomeno è diffuso tra i dirigenti ~~del~~ della ^{nuova} generazione, ~~comunisti~~ che ha ereditato il
 potere dai protagonisti delle lotte del Comintern e del ~~Cominform~~
Cominform, e che guarda al "modello" con rispetto, ma senza che ~~ciò significhi un~~
~~atteggiamento di dipendenza, o di soggezione, o di sudditanza scolastica~~. Il proble-
 ma riguarda, peraltro, il possibile verificarsi di due condizioni: la ripresa di
 un'influenza sovietica per il tramite di organismi sostitutivi di quelli già spe-
 rimentati (Comintern e Cominform), che l'attuale gruppo dirigente sovietico, impe-
 gnato in una "restaurazione" dell'ordine pre-kruscioviano, potrebbe realizzare; l'e-
 stensione del sistema del "campo socialista", nell'ipotesi di un potenziamento della
 presenza sovietica in Mediterraneo e ~~in~~ nel Medio ~~Est~~ e Vicino Oriente, quando i due
 principali PC euro-occidentali detenessero, da soli o in coalizione, il potere. Qua-
 lora si ~~verificasse anche una di tali due~~ condizioni, quale sarebbe la capacità
 dei PC impegnati in senso diversificato dal "modello" a mantener fede ai propri im-
 pegni "originali"? Oltre ciò, è presente nei critici del comportamento dei PC "dis-
 scenzienti" o spintisi sulla via dell'autonomismo la consapevolezza del contrasto e-
 sistente tra tali programmi "differenziati" e la dottrina della "costruzione del so-
 cialismo".

L'estendersi della contestazione del "modello" propone dibattiti sull'alterna-
 tiva tra "comunismo monolitico" e "comunismo multiforme". Le vie dell'eresia, ri-
 spetto ~~alla~~ alla concezione ortodossa sovietica, sono state già aperte. Proprio co-
 me i critici dell'egemonismo del Cremlino constatano che il "modello" proposto è,
 in effetti, impraticabile altrove, se non coartando il consenso e le obiettivi si-

26)

tuazioni locali, così deve osservarsi che i modelli alternativi finora ~~presentati~~ palesatisi non sono agevolmente "esportabili". Deve, comunque, prendersi atto con interesse positivo del dibattito in corso nel movimento comunista ~~internazionale~~ internazionale: un dibattito, che non potrà non ~~influenzare~~ influenzare anche ambienti politici ad esso estranei, o opposti.

Alfonso Sterpellone

Inserto fine pag. 23: prima dell'ultima riga, che incomincia: "Più complesso....."

Un atteggiamento costantemente differenziato da quello prevalente nel "campo socialista" è stato assunto dalla LCJ (Lega dei Comunisti Jugoslavi). Essa è rimasta estranea al nuovo tipo dei rapporti tra il PCUS e gli altri PC, stabilitosi attraverso il metodo delle "conferenze intercomuniste". Sul piano formale, cioè, la LCJ ha finora seguito una linea, che, in armonia con quella realizzata sul piano internazionale al livello governativo, potrebbe esser definita in termini di "non allineamento". Ciò non significa, peraltro, rifiuto di alcune importanti posizioni sui piani ideologico e organizzativo; se ne sono tentate interpretazioni, e giustificazioni, in rapporto a specifici problemi, che turbano la vita jugoslava: basti accennare al manifestarsi sempre più inquietante di tendenze centrifughe, sì da far giudicare minacciata l'unità delle strutture dello Stato federale. La lotta contro le ~~esasperazioni~~ ^{esasperazioni} nazionalistiche ha motivato un generale inasprimento nei rapporti tra gli organismi locali e centrali della LCJ, a vantaggio di questi ultimi, ed è stata anche assunta a spiegare i perché d'un ripristino pratico (benché combattuto e negato in sede teorica) del "centralismo democratico". Il comportamento di molti "quadri" e organismi "di base" comunisti in Croazia - esplicitato nel sostegno di gruppi nazionalistici fondamentalmente opposti al regime socio-politico vigente in Jugoslavia, e non limitatamente alla collocazione della Repubblica croata nel quadro federativo - è stato valorizzato da chi, a Belgrado come a Zagabria, ritiene necessario, o almeno utile, un ripristino del "centralismo democratico", integralisticamente inteso e attuato. E' la posizione di chi si oppone anche ad alcune strutture tipiche della Jugoslavia: dall'ordinamento federativo, con un sostanziale decentramento di poteri, al sistema dell'autogestione. I fautori d'un ~~ripristino~~ ritorno all'ortodossia pre-revisionistica tendono a rilevare non il carattere episodico di "deviazioni" (pur inquietanti, come quella croata, che si manifesta pure altrove), bensì il loro significato indicativo, probante, di simbolo d'una "degenerazione" diffusa della prassi revisionistica. Al supremo gruppo dirigente di Belgrado risulta sempre più difficile arginare l'estendersi delle tesi dei "restauratori", anche perché lo stesso presidente Josip Broz Tito - ~~in~~ attuando una dura repressione delle dissidenze nazionalistiche - sembra percorrere, anche se per evidenti ragioni tattiche e tenendo

presente un ben preciso limite, la medesima via, considerata la sola capace di consentire il mantenimento dell'unità federale e l'indipendenza dello Stato. E', peraltro, inevitabile una coincidenza operativa tra gli atti (o soltanto gli intenti) dei "restauratori" e gli intenti (o anche gli atti) dei fautori d'un "ritorno a Mosca", che sono generalmente identificati nei seguaci dell'ex dirigente Aleksandr Rankovic (il quale per molti anni diresse e controllò la polizia politica: è un fattore di non trascurabile importanza nella complessa situazione jugoslava). I rapporti tra PCUS e LCJ sono, conseguentemente, soggetti ai mutamenti - non tutti ~~indubbiamente~~ identificabili a prima vista - impliciti nello svolgersi di tali dissensi interni, del temporaneo prevalere d'una tesi sull'altra. Ne costituisce ulteriore elemento determinante il corso delle relazioni ai livelli governativi tra Mosca e Belgrado: l'ampia crisi della politica del "non allineamento" impone, non da oggi, a Belgrado scelte "di schieramento" anche impegnative; d'altra parte, le crescenti difficoltà dell'URSS in Vicino Oriente e nel Mediterraneo, unite alle esigenze di contenere e "riassorbire" gli autonomismi palesi in Europa orientale, impongono al Cremlino una "politica di recupero" anche nei riguardi della Jugoslavia. Le oscillazioni evidenti in questi ultimi anni nei rapporti tra le due capitali indicano che si è ancora lontani non ~~unicamente~~ ^{soltanto} da un'armonizzazione degli indirizzi politici ai livelli partitico e governativo, ma anche dall'attuazione del tentativo - costante nella prassi sovietica - d'operare scelte governativa attraverso gli apparati di partito (come avviene ~~invece~~ con la sempre più diffusa designazione di gerarchi comunisti come ambasciatori ~~invece~~ nelle capitali degli Stati diretti dai PC).

Inserito pag. 25: prima dell'ultimo capoverso, che incomincia con "L'estendersi...."

E' un fatto, comunque, che si sono moltiplicati - specialmente nell'epoca post-staliniana - i fenomeni di scissioni non meramente ~~localizzati~~ "di vertice" nei PC operanti fuori del "campo socialista". Tali fenomeni ~~risultano~~ sono evidenti e nei partiti a grossa consistenza e rappresentanza (nel PC italiano, ad esempio, è maturata la scissione del gruppo detto del "Manifesto"), e nei partiti di minore entità. Le regole ferree del "centralismo democratico" non hanno retto di fronte alle continue tensioni, che hanno caratterizzato e caratterizzano l'attività dei PC nelle diverse situazioni locali; come - peraltro - non hanno resistito alle mutate condizioni operative in URSS e nella maggioranza degli Stati del "campo socialista". I problemi sono molteplici, e sono tutti riferibili alle peculiarità ambientali; sono, insomma, diversificati da zona a zona, da situazione a situazione. Ma nei loro termini essenziali possono essere ~~identificati~~ identificati alcuni motivi comuni:

- la sempre più/^{difficile}~~difficile~~ armonizzazione tra le "strategie locali" e la "strategia generale", tra i modi ritenuti ~~mag~~ migliori per far prevalere, localmente, un programma politico (o, comunque, d'azione) e gli interessi globali proclamati dal "partito-guida" (anche se la tesi del "partito-guida" è stata formalmente posta in sordina durante la terza "conferenza intercomunista" di Mosca; ma tale "declassamento" contraddice i postulati della dottrina della "sovranità limitata");

- l'approfondirsi del contrasto tra gradualismo e rivoluzionarismo: una disputa, che ~~involge~~ involge non soltanto il metodo della "conquista del potere", ma anche ~~le~~ le strutture dei PC (la polemica è in atto sulla cosiddetta "social-democratizzazione" dei PC);

- i ~~profondi~~ profondi mutamenti nelle strutture delle società, che, nei Paesi economicamente più avanzati, determinano il superamento (benché negato con forza ~~sul~~ sul piano ideologico-dottrinario) del concetto originario di "classe operaia", e caratterizzano in forme diverse da quelle teorizzate la base della forza rappresentativa di alcuni PC: questo problema non è ancora ~~risolvibile~~ rilevabile ~~in~~ in tutta la sua evidenza, pur se già ~~si~~ si notano differenze "di linguaggio", oltre che di comportamento, tra molti PC nei loro rapporti;

- la crescente capacità di "concorrenza" di gruppi d'anzì estranei all'azione propriamente politica (come, ad esempio, i sindacati, che tendono a "scavalcare" i

PC, in Italia e altrove in Europa occidentale), o di formazioni dianzi primariamente interessate non al successo della lotta di classe, bensì all'affermazione di principi pi di nazionalità, d'indipendenza (come nella maggioranza delle situazioni del ~~terzo mondo~~) "terzo mondo", ma anche in alcune zone avanzate politicamente, economicamente, socialmente): non si deve sottovalutare - in tale quadro - la portata della "concorrenza" di "gruppuscoli o di movimenti d'estrema sinistra, specialmente a carattere ultra-rivoluzionario, terroristico.

Infine, deve notarsi l'impossibilità di definizioni e qualificazioni unitarie su basi regionali, settoriali: proprio per l'assenza di caratteristiche di omogeneità, provocata dalla crisi del monolitismo organizzativo e dottrinario. Non si può parlare ~~di un comunismo~~ d'un comunismo euro-occidentale, o latino-americano, o ~~asiatico~~ asiatico, o africano, o medio-orientale, intesi come strutture unitarie e per organizzazione e per indirizzi programmatici: sono falliti ~~tutti i tentativi~~ - non esclusivamente per l'opposizione di Mosca - tutti i tentativi di dar vita a organizzazioni regionali (uno dei più importanti fu proposto dal PC italiano dopo la seconda "conferenza intercomunista" di Mosca). E neanche si può parlare d'un comunismo est-europeo, in conseguenza delle sostanziali differenziazioni, che si sono determinate tra i singoli PC al potere: nonostante l'impegno posto dal PCUS nell'affermare il proprio primato assolutistico, nel rifiuto d'ogni "deviazione".